



# Nommer/penser sa langue et celle des autres : le cas des grammairiens du sanskrit et des prakrits

Emilie Aussant

## ► To cite this version:

Emilie Aussant. Nommer/penser sa langue et celle des autres : le cas des grammairiens du sanskrit et des prakrits. *Histoire Epistémologie Langage*, 2009, La nomination des langues dans l'histoire, 31 (2), pp.89-116. halshs-01110680

**HAL Id: halshs-01110680**

**<https://shs.hal.science/halshs-01110680>**

Submitted on 15 Feb 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# NOMMER/PENSER SA LANGUE ET CELLE DES AUTRES : LE CAS DES GRAMMAIRIENS DU SANSKRIT ET DES PRAKRITS\*

Émilie Aussant

Laboratoire d'Histoire des Théories Linguistiques  
Université Paris Diderot - CNRS

**RÉSUMÉ :** L'objet de cet article est de décrire et d'expliquer la manière dont les grammairiens de l'Inde ancienne (du 4<sup>e</sup> s. avant notre ère jusqu'au 12<sup>e</sup> s.) nommaient les entités linguistiques. L'étude montre comment ces derniers semblent n'avoir jamais pris en compte l'altérité linguistique externe, pourtant avérée dès le 3<sup>e</sup> s. avant notre ère. L'altérité linguistique interne, en revanche, n'a pas été ignorée. Mais elle semble – pour la période concernée, tout au moins – avoir toujours été appréhendée sur le même mode, celui du continuum linguistique.

**ABSTRACT :** The aim of this paper is to describe and explain the way in which grammarians of ancient India (from the 4<sup>th</sup> century B. C. to the 12<sup>th</sup> century A. D.) named linguistic varieties. The study shows how these scholars seem to have never taken into account external linguistic alterity, though proved from the 3<sup>rd</sup> century B. C. on. Internal linguistic alterity, on the other hand, was not ignored, but – at least in the period under consideration – it seems to have always been conceived in the same manner, that is, as a linguistic continuum.

**MOTS-CLÉS :** Inde ; Grammairiens indiens ; Altérité linguistique ; Continuum linguistique ; Sanskrit ; Variation linguistique ; Prakrit ; *apaśabda* ; *apabhraṃśa* ; *bhāṣā* ; *deśī* ; *laukika* ; *mleccha* ; *vaidika*

**KEYWORDS :** Indian grammarians ; India ; Linguistic otherness ; Linguistic continuum ; Linguistic Variation ; Prakrit ; Sanskrit ; *apaśabda* ; *apabhraṃśa* ; *bhāṣā* ; *deśī* ; *laukika* ; *mleccha* ; *vaidika*

## 0. INTRODUCTION

La présente étude vise à examiner et à expliquer la manière dont les entités linguistiques ont été nommées dans l'Inde ancienne. Conformément aux axes de réflexion proposés dans le cadre du projet « La nomination des langues dans l'histoire », je me suis intéressée en priorité à la manière dont une catégorie spécifique d'usagers – les grammairiens – nommait les langues, pensant que cet examen livrerait les clés de l'histoire des représentations de l'objet « langue » dans l'une des plus anciennes traditions grammaticales qui soient. Nous verrons que ces

---

\* Je tiens à remercier, pour leurs remarques et conseils avisés, Nalini Balbir, Christèle Barois, Jean-Luc Chevillard, Pascale Haag, Georges-Jean Pinault, V. Venkataraja Sarma, ainsi que l'ensemble des participants au projet « La nomination des langues dans l'histoire ».

érudits, tout théoriciens du langage qu'ils étaient, sont loin d'avoir accordé une place centrale à la question de la nomination des langues. Constat bien surprenant à dire vrai, quand l'on songe à l'acuité de ces lettrés et à l'extraordinaire richesse de l'histoire linguistique de l'Inde.

Par « Inde ancienne », j'entends ici une période allant du 4<sup>e</sup> s. avant notre ère, élaboration de l'*Aṣṭādhyāyī* (A) de Pāṇini (acte de naissance de la tradition grammaticale sanskrite pāṇinéenne, la plus ancienne et la plus connue des traditions grammaticales indiennes), jusqu'aux alentours du 12<sup>e</sup> s., date de composition du *Prākṛtānuśāsana* de Puruṣottama (grammaire prakrite<sup>1</sup> décrivant plusieurs variétés linguistiques). Cet intervalle chronologique recouvre donc deux moments charnières dans l'histoire linguistique, politique et culturelle de l'Inde : 1) autour du début de notre ère, le sanskrit, jusque là réservé à la classe des clercs, devient progressivement une variété suprarégionale dominant les sphères littéraires, politiques et religieuses<sup>2</sup> ; 2) aux alentours de l'an 1000, les prakrits émergent sur la scène littéraire et politique et entraînent, à partir de là, l'éviction progressive du sanskrit.

Avant d'aborder les principaux textes qui jalonnent ces quinze siècles<sup>3</sup>, je rappellerai brièvement l'histoire de l'indo-âryen (ensemble des parlers d'origine indo-européenne, attestés sur le territoire de l'Inde, tout au long de l'histoire). On distingue généralement trois stades :

1) le stade de l'indo-âryen ancien (sanskrit védique à partir du milieu du 2<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, puis sanskrit classique à partir du 4<sup>e</sup> s. avant notre ère) ;

2) le stade de l'indo-âryen moyen (représenté par le prakrit, qui a évolué en se ramifiant en de nombreuses formes régionales – les prakrits) ;

3) le stade de l'indo-âryen moderne (langues actuelles de l'Inde du Nord). Une telle présentation laisse penser qu'il y a eu une continuité historique régulière entre sanskrit et prakrit(s)<sup>4</sup> ; or il semblerait que ces deux variétés linguistiques aient cohabité depuis une période fort ancienne (on trouve des formes prakrites dans les textes védiques et certains prakrits ont conservé des formes sanskrites archaïques qui n'apparaissent pas dans les textes védiques les plus anciens<sup>5</sup>), l'usage du sanskrit étant réservé à l'élite intellectuelle et religieuse (la classe des brahmanes), celui du prakrit aux femmes et autres classes de la société<sup>6</sup>. Un certain nombre de prakrits sont toutefois restés très proches du sanskrit et laissent penser qu'il était

1 On présente généralement les prakrits comme des dialectes du sanskrit (voir paragraphe suivant).

2 Sans doute sous l'impulsion des conquérants étrangers comme l'Iranien Rudradāman qui l'utilise, vers 150, dans une inscription. À partir de là, le sanskrit se prête peu à peu à des emplois nouveaux (rédaction du canon dans certaines écoles bouddhiques, de textes scientifiques comme la médecine, etc.).

3 Pour une description succincte des principaux ouvrages cités dans cette étude, se reporter au tableau des repères historiques figurant en fin d'article.

4 De fait, le prakrit est une forme d'indo-âryen plus évoluée que le sanskrit classique.

5 Voir Hock & Pandharipande (1978, p. 13), Pinault (1989a).

6 C'est dans les œuvres de dramaturgie, où les variétés linguistiques sont distribuées selon le rang social des personnages, que cette situation diglossique se manifeste avec le plus d'évidence. Je reviendrai sur ce point (voir partie n° 5).

assez aisé de passer d'une variété à l'autre. Par ailleurs, les locuteurs de ces formes d'indo-âryen étaient en contact avec ceux de langues non indo-européennes, principalement les langues dravidiennes, mais également des langues tribales et, plus ponctuellement, des langues de conquérants étrangers comme le grec<sup>7</sup>. Depuis une date ancienne, donc, le sanskrit a été confronté à une double altérité linguistique, interne et externe<sup>8</sup>.

### 1. APERÇU DES DONNÉES VÉDIQUES

Quand les textes védiques décrivent des luttes entre clans de locuteurs de variétés d'indo-âryen ancien (*i.e.*, sanskrit védique et sanskrit classique ; ces locuteurs se nomment eux-mêmes *Ārya*), la question de la langue semble – pour ce que j'ai pu observer – ne jamais être évoquée. Les noms employés ne renvoient apparemment à aucune spécificité linguistique<sup>9</sup>. C'est lorsqu'il est question d'affrontements opposant *ārya* et *an-ārya* (dont certains, parmi ces derniers, parlaient très probablement une langue non indo-européenne<sup>10</sup>), qu'apparaissent des expressions faisant référence aux langues. Les *an-ārya*, principalement désignés sous le nom de *dāsa* ou *dasyu*<sup>11</sup>, sont généralement qualifiés au moyen de formules dépréciatives, telles que *mleccha*, dérivé de la racine *mlecch-* « parler de manière confuse, indistincte », rendu fréquemment par « barbare »<sup>12</sup>, *an-ās* (litt. « sans bouche »)

- 
- 7 Les inscriptions d'Aśoka (3<sup>e</sup> s. avant notre ère) mentionnent les peuples iranien (*yavana*), grec (*yona*) et dravidiens (*cola*, *pāṇḍya*, *keralaputra*).
  - 8 Sur l'emploi des expressions « altérité linguistique interne » et « altérité linguistique externe », voir Présentation, partie n° 3.2.
  - 9 Louis Renou cite, entre autres, les noms de clans suivants : *Bharata*, *Anu*, *Druhyu*, *Turvaśa*, *Yadu*, *Pūru* (1985, § 754). Pour une liste détaillée des noms de clans cités dans les textes védiques, voir Witzel (1999, p. 359). Si la langue qui compose les textes védiques laisse transparaître la coexistence de plusieurs variétés d'indo-âryen, les textes védiques, eux, n'en font pas mention.
  - 10 Plusieurs éléments, dans les textes védiques, indiquent en effet que les *Ārya* étaient en contact avec des locuteurs de langues diverses ; sur ce point, voir Kuiper (1997, p. 95), Hock (1999, p. 169) et Witzel (1999). Il semblerait que, parmi les *an-ārya* (« non âryens »), aient été classés aussi bien des locuteurs de variétés indo-âryennes que des locuteurs de variétés non indo-âryennes.
  - 11 Manfred Mayrhofer indique, pour *dāsa* : « m. Dämon, Feind ; Ungläubiger (im Gegensatz zum Ārya), Barbar ; Sklave, Knecht [...]. Etymologischer Zusammenhang mit *dasyuḥ* (s. uch *Dasah*) liegt nahe ; die ältere Bedeutung wäre dann etwa "aus dem (fremden) Land". » (1963, Band II). Louis Renou note : « Les *Dāsa* ou *Dasyu* ont une base ethnique plus certaine, et dans la langue des hymnes le premier de ces mots, qui signifiera plus tard "esclave", s'oppose à "âryen". » (1985, § 663).
  - 12 Employé notamment dans un extrait du *Śatapathabrāhmaṇa* sur lequel je reviendrai dans la partie n° 3 ; il s'agit de la première occurrence du terme. Leemans and Hansman (cités par Driem 2001, p. 1036) proposent une autre analyse de *mleccha* : il serait lié – comme le pali *milakkha* – au terme *meluhha*, qui apparaît dans des documents mésopotamiens en cunéiforme (voir Parpola 1994, p. 13-14, 170), probablement comme ethnonyme harappéen.

« sans parole »<sup>13</sup>, ou encore *kṛṣṇa-yonī* « d'origine obscure »<sup>14</sup>. La même opposition se retrouve au niveau des glottonymes, où la langue des *an-ārya* est désignée à l'aide d'expressions telles que *mṛdhra-vāk* « langue inintelligible »<sup>15</sup>, *asuryā vāk* « langue démoniaque »<sup>16</sup>, et s'oppose à la langue védique, simplement nommée *vāk* (« langue, parole »)<sup>17</sup> ou *devī vak* « langue divine », « déesse Parole »<sup>18</sup>.

## 2. L'ĀṢṬĀDHYĀYĪ (A) DE PĀṆINI

### 2.1. Les faits

En théorie, les règles générales de la grammaire de Pāṇini valent pour deux variétés linguistiques<sup>19</sup> : la variété commune dite *bhāṣā* (litt. « parole », de *bhāṣ-* « parler, dire ») « langue parlée », qui correspond à la forme classique de la langue sanskrite parlée au nord du sous-continent<sup>20</sup>, et celle dite *chandas* (litt. « mètre », puis « texte versifié ») « littérature sacrée », qui correspond à une forme ancienne de la langue, conservée dans les textes védiques<sup>21</sup>. Lorsque l'un des deux domaines (car pour

13 Voir Hock (1999, p. 156).

14 Manfred Mayrhofer donne, pour *yonī* : « m. Weg ; Sitz, Aufenthaltsort ; daraus weiterhin, "Mutter-leib, Ursprung, Geburt, Sippe" » (1976, Band III). L'interprétation du mot *kṛṣṇa* (« noir/sombre ») reste problématique dans les textes védiques. Certains penchent pour une référence à la race (*via* la couleur de la peau), d'autres y voient l'association de l'altérité/adversité à l'« obscurité ». Voir Hock (1999).

15 Manfred Mayrhofer indique, pour *mṛdhra-vāk* : « Schmähreden führend, Übles redend. » (1963, Band II).

16 Manfred Mayrhofer signale, pour *asura* : « mächtig, m. Herr, später : böser Geist, Dämon. » (1956, Band I).

17 Voir l'hymne à la Parole *Ṛg-veda* 10.125.

18 Voir l'hymne à la Parole *Ṛg-veda* 8.100.11.

19 La première raison qui justifie l'étude de la grammaire de Pāṇini, selon Patañjali, c'est qu'elle permet de préserver les textes védiques : seul celui qui connaît les formes de ces textes et les modifications auxquelles elles sont sujettes saura préserver les Veda. Cela présuppose que les faits de langue que décrit l'A sont – notamment – ceux que l'on observe dans les textes védiques. Mais en réalité, l'organisation du système pāṇinéen se fonde sur la structure du sanskrit classique (la description du système verbal en est une parfaite illustration) et les particularités du védique font l'objet de règles « périphériques », qui dérivent de celles relatives au sanskrit classique. Voir Kiparsky (1979, p. 56-57).

20 On réserve généralement le nom de *sanskrit* à la forme « classique » de la langue, qui correspond à la variété linguistique décrite par les grammairiens pāṇinéens, et que les philologues nomment *sanskrit classique* ou *sanskrit littéraire*. La forme « ancienne » de la langue, celle des textes védiques, se voit désignée sous le nom de *védique*. Pāṇini serait originaire de Śālātura, au Gandhāra. Les faits qu'il décrit relèvent, sauf mention particulière, des variétés linguistiques du nord (voir Thieme, 1935, p. 76 et *sq.*).

21 Cette variété linguistique est également, bien que plus rarement, désignée sous le terme *nigama* (litt. « ce par quoi l'on acquiert une connaissance » ; voir A 6.3.113, A 6.4.9, A 7.2.64, A 7.3.81, A 7.4.74) et, à l'occasion d'une règle (A 1.1.16), sous celui de *ārṣa* (« relatif à/provenant des ṛṣi (« sages ») », i.e., selon la *Kāśikāvṛtti* (KV) « propre aux textes védiques sacrés », c'est-à-dire aux textes védiques récités en continuité (*saṃhitā-pāṭha*), en opposition aux textes védiques non sacrés, c'est-à-dire aux textes védiques récités mot à mot (*pada-pāṭha*)). Si le terme *chandas* désigne, au départ et comme l'indique son nom, les textes védiques versifiés, il finit par renvoyer à l'ensemble des textes védiques ; le critère du sacré l'emporte sur celui du style. Voir Thieme (1935, p. 68-69).

Pāṇini, il s'agit bien de *domaines d'emploi*, comme je le montrerai ci-après) se distingue de l'autre, une règle spécifique est formulée, indiquant le domaine pour lequel elle vaut, comme l'illustrent les deux couples d'exemples suivants :

- Règle générale : A 7.2.87 *dviṭyāyām ca*

« [La voyelle *ā* est le substitut de la finale des thèmes pronominaux *yusmad* et *asmad*]<sup>22</sup> aussi (*ca*) devant les désinences du deuxième cas (*dviṭyāyām*)<sup>23</sup>. »

Les formes sont les mêmes, qu'il s'agisse de la langue parlée ou de la littérature védique : *mām* (« me »), *tvām* (« te »), etc.

- Règle spécifique : A 7.2.88 *prathamāyās ca dvi-vacane bhāṣāyām*

« [La voyelle *ā* est le substitut de la finale des thèmes pronominaux *yusmad* et *asmad*] aussi (*ca*) devant les désinences duelles (*dvi-vacane*) du premier cas (*prathamāyās*)<sup>24</sup>, dans la langue parlée (*bhāṣāyām*). »

Les formes de la langue parlée sont *yuvām* et *āvām*, distinctes des formes observables dans les textes védiques : *yuvam* et *āvam*.

- Règle générale : A 1.4.80 *te prāg dhātoḥ*

« Ces [particules *gati* (type particulier d'unités) et *upasarga* (préverbes) sont employées] (*te*) devant (*prāg*) la racine verbale (*dhātoḥ*). »

- Règle spécifique : A 1.4.81 *chandasi pare api*

« Dans la littérature sacrée (*chandasi*), [les particules *gati* et *upasarga* sont employées] aussi (*api*) après [la racine verbale] (*pare*). »

Les deux domaines de la *bhāṣā* et du *chandas* sont eux-mêmes divisés en sous-domaines. Pour le *chandas*, on en compte près de six. Le principal critère fondant cette division – celui de la stylistique – est clairement indiqué par certains des noms de ces sous-domaines, qui ne sont autres que ceux de différents types de textes qui composent le *Veda* : certaines formes linguistiques sont propres aux portions en prose, d'autres aux portions versifiées, etc. Les noms des sous-domaines du *chandas* sont les suivants : 1) *mantra* (litt. « ce qui sert à penser », dérivé de la racine *man-* « penser », d'où « formule »)<sup>25</sup>, qui recouvre les sections de textes védiques sous forme de prières versifiées ainsi que des formules sacrificielles en prose et s'oppose à la prose des *Brāhmaṇa* (voir notamment A 6.1.151<sup>26</sup>, ainsi que

22 La séquence entre crochets est reconduite depuis les règles A 7.2.84 et A 7.2.86.

23 C'est-à-dire l'accusatif.

24 C'est-à-dire le nominatif.

25 Une autre analyse propose la racine *mnā-* (« réciter mentalement, se rappeler ») comme étymon de *mantra*.

26 A 6.1.151 *hrasvāc candra-uttara-pade mantre* // « Dans un *mantra* (*mantra*), [l'accrément *suT* devant *c* vaut, dans un composé,] devant le membre ultérieur (*uttara-pade*) *candra*, après [un membre antérieur à finale] brève (*hrasvāc*). » La KV donne l'exemple *suś-candra* et précise qu'en dehors du domaine des *mantra*, c'est la forme *su-candra* (sans accrément *suT*) qui prévaut.

ce qu'en dit Paul Thieme<sup>27</sup>) ; 2) *yajus*<sup>28</sup>, qui désigne une formule sacrificielle en prose et qui s'oppose à un vers (voir A 6.1.117<sup>29</sup>) ; 3) *ṛc*<sup>30</sup>, qui désigne une formule versifiée et qui s'oppose à une formule en prose (voir notamment A 6.3.55<sup>31</sup>) ; 4) *brāhmaṇa*<sup>32</sup>, qui désigne un genre particulier de texte védique (voir notamment A 4.3.105<sup>33</sup>, ainsi que ce qu'en dit Paul Thieme<sup>34</sup>). Le cinquième sous-domaine du *chandas* se fonde sur un critère pragmatique ; il est désigné sous l'appellation *yajña-karmaṇi* « dans l'action sacrificielle » (voir A 1.2.34<sup>35</sup>). Quant au sixième sous-domaine, il ne dépend d'aucun des critères cités précédemment ; Pāṇini le désigne à l'aide d'une particule marquant l'option : *vā* « habituellement, préférentiellement » (voir notamment A 1.4.9<sup>36</sup>) ou *vibhāṣā* « marginalement,

27 1935, p. 38-46.

28 De *yaj-* « sacrifier, faire don ». Notons que le terme *yajus*, dans l'A, ne signifie pas « [texte du] *Yajur[veda]*, de même que celui de *ṛc* ne signifie pas « [texte du] *Ṛg[veda]* ».

29 A 6.1.117 *yajusy uraḥ* // « [Le vocatif du mot *uru*, i.e.] *uro (uraḥ)* [conserve sa finale en présence d'un *a* initial également maintenu] dans une formule sacrificielle (*yajusy*). » On obtient ainsi une séquence telle que *uro antarikṣam* « Ô large ciel ! » (au lieu de *uro 'ntarikṣam*), cas de non-élision observable dans les formules sacrificielles (Thieme, 1935, p. 53).

30 De *arc-* « louer, honorer ». Le terme *ṛc-* signifie « strophe » ou « vers ».

31 A 6.3.55 *ṛcaḥ śe* // « Dans une formule versifiée (*ṛcaḥ*), [la forme *pad* est le substitut du mot *pāda*] devant [le suffixe] *śas (śe)*. » La KV donne l'exemple *pacchaḥ (pad + śas)* et précise qu'en dehors du domaine des formules védiques versifiées, c'est la forme *pādaśaḥ* (sans le substitut *pad* de *pāda*) qui prévaut.

32 Litt. « interprétation du *brahman* », mais aussi « interprétation des brahmanes », « recueil desdites interprétations ». Ces textes consistent essentiellement en observations théologiques relatives aux rites ou aux hymnes et prières. Ils se répartissent selon le *Veda* dont ils relèvent (il y a les *Brāhmaṇa* du *Ṛgveda*, ceux du *Yajurveda*, ceux du *Sāmaveda* et ceux de l'*Atharvaveda*).

33 A 4.3.105 *purāṇa-prokṣeṣu brāhmaṇa-kalpeṣu* // « [Le suffixe secondaire *ṇini* vaut au sens de “promulgué par”] quand il s'agit d'un *Brāhmaṇa* ou d'un texte de rituel (*kalpeṣu*) qui ont été promulgués (*prokṣeṣu*) par d'anciens [maîtres] (*purāṇa*). » La KV donne les exemples suivants : *bhāllavin* « [*Brāhmaṇa*] promulgué par Bhallu », *paṇḍin* « [texte de rituel] promulgué par Piṇḍa » et cite, comme contre-exemple, la séquence *yājñavalkāni brāhmaṇāni* « *Brāhmaṇa* promulgués par Yājñavalka », sage considéré comme non ancien.

34 1935, p. 71.

35 A 1.2.34 *yajña-karmaṇy ajapa-nyūnkha-sāmasu* // « Dans l'action sacrificielle (*yajña-karmaṇy*), [l'énonciation se fait sur un seul et même ton], excepté quand il s'agit d'une récitation murmurée (*ajapa*), d'une insertion [de *o*] (*nyūnkha*), d'une mélodie (*sāmasu*). » La KV précise qu'en dehors de l'action sacrificielle, c'est-à-dire dans l'étude (*saṃpāṭhe*), les formules sont récitées avec les accents qui leur sont propres.

36 A 1.4.9 *ṣaṣṭhī-yuktaś chandasi vā* // « Dans la littérature sacrée (*chandasi*), [le mot *pati* “maître” porte] préférentiellement (*vā*) [le nom *ghī*], quand il se construit avec un génitif (*ṣaṣṭhī-yuktaś*). » Selon que le mot *pati* porte ou non le nom technique *ghī*, il suit une certaine flexion : dans une séquence telle que *kulūñcānām pataye namaḥ* « Hommage (*namaḥ*) au maître (*pataye*) des Kuluñca (*kulūñcānām*) », la forme *pataye* (*pati* comme *ghī*) est préférentiellement employée à celle de *patye* (*pati* comme non *ghī*).



rarement » (voir notamment A 6.2.164<sup>37</sup>)<sup>38</sup>.

En ce qui concerne la *bhāṣā*, les sous-domaines répondent à des critères bien plus variés que ceux du *chandas*. On peut distinguer : 1) un sous-domaine « régional », que Pāṇini désigne soit à l'aide d'un toponyme (tel que *prāñc* « oriental, à l'Est », voir notamment A 1.1.75<sup>39</sup>, ou encore *udañc* « septentrional, au Nord », voir notamment A 6.3.32<sup>40</sup>), soit à l'aide d'un ethnonyme (comme *sauvīra* et *sālva*, voir notamment A 4.2.76<sup>41</sup>, ou encore *uśīnara*, voir notamment A 2.4.20<sup>42</sup>) ; 2) un sous-domaine « pragmatique », marqué par des expressions

37 A 6.2.164 *vibhāṣā chandasi* // « Dans la littérature sacrée (*chandasi*), [la syllabe finale du membre ultérieur *stana* d'un composé possessif porte] marginalement (*vibhāṣā*) [le ton aigu, quand le membre antérieur est un nom de nombre]. » La forme *dvī-stanā* « à deux mamelles », avec ton aigu sur la syllabe initiale, sera employée de préférence à la forme *dvi-stanā*, avec ton aigu sur la syllabe finale.

38 Pour la traduction et la différenciation des termes marquant l'option, voir Kiparsky (1979).

39 A 1.1.75 *eñ prācām deśe* // « [Un mot où la première d'entre les voyelles qu'il contient est] *e* ou *o* (*eñ*) [porte le nom technique *vṛddha* et peut donc ainsi recevoir le suffixe *cha*] quand il désigne une localité orientale (*prācām deśe*) / quand il désigne une localité (*deśe*), selon les maîtres orientaux (*prācām*). » La KV donne, entre autres, l'exemple d'*Enīpacana*, nom d'un village oriental qui porte, par conséquent, le nom de *vṛddha* et donc auquel le suffixe *cha* est applicable, ce qui permet de former *eñīpacanīya* « qui se trouve à *Enīpacana* ». Par contre, à partir de la forme *Devadatta*, nom d'un village du Nord-Ouest (qui, par conséquent, ne porte pas le terme technique *vṛddha*), on forme le dérivé *daivadatta* « qui se trouve à *Devadatta* » et non *daivadattika* (formation que le nom de *vṛddha* aurait permis), voir Ojihara et Renou (1967, vol. 3, p. 114-115). On notera par ailleurs les deux interprétations de la séquence *prācām deśe* (les deux étant admises par les commentateurs pāṇinéens) : la première interprétation, qui considère *prācām* comme renvoyant à des usages dialectaux, a été très peu défendue par les indologues modernes ; la deuxième interprétation, qui considère *prācām* comme renvoyant à une école orientale de grammairiens, a connu beaucoup plus de succès (sur les deux interprétations et leurs défenseurs, voir Cardona, 1976, p. 147). Les travaux de Madhav M. Deshpande, tenant de la première interprétation, me semblent très convaincants.

40 A 6.3.32 *mātara-pitarāv udīcām* // « [Le composé copulatif] *mātara-pitarau* « père et mère » [vaut] chez les septentrionaux (*udīcām*). » La KV précise qu'ailleurs, c'est la forme *mātā-pitarau* qui prévaut.

41 A 4.2.76 *strīṣu sauvīra-sālva-prākṣu* // « [Le suffixe secondaire *añ* vaut, par entrave du suffixe *añ*, aux quatre significations susdites, le nom formé étant] féminin (*strīṣu*) [et l'endroit en question étant] chez les Sauvīra (*sauvīra*), chez les Sālva (*sālva*), chez les Orientaux (*prākṣu*). » La « signification » du suffixe *añ* qui vaut dans ce contexte est spécifiée par A 4.2.68 : le suffixe signifie que telle chose a été exécutée par la personne notée par le thème de base en valeur d'instrumental, quand il s'agit d'une localité tirant son nom de cette spécification. Ainsi, chez les Sauvīra, il existe une ville du nom de *Dattāmitrī*, nom dérivé de celui du fondateur de la ville, *Dattāmitra* ; chez les Sālva : *Vaidhūmāgnī* (de *Vidhūmāgni*) ; chez les Orientaux : *Kākandī* (de *Kakanda*). Dans les régions habitées par d'autres populations, c'est le suffixe *añ* qui est employé ; la KV donne l'exemple (sous A 4.2.68) de *Kauśāmbī nagarī*. Les deux types de formes se distinguent seulement par l'accentuation (la première syllabe porte l'accent aigu pour *añ*, le suffixe pour *añ*).

42 A 2.4.20 *saṃjñāyām kanthā-uśīnareṣu* // « [Un composé déterminatif dont le membre ultérieur est] *kanthā* « cité », quand il s'agit d'un nom propre (*saṃjñāyām*) [désignant une localité chez les] Uśīnara, [est du genre neutre]. » La KV donne l'exemple du nom *sauśami-kantham*, composé du genre neutre désignant une localité chez les Uśīnara, et cite, comme contre-exemple (composé du genre féminin), le nom *dākṣi-kanthā* qui désigne une localité qui ne se situe pas chez les Uśīnara.



telles que *ākrośa* « insulte » (voir notamment A 3.3.45<sup>43</sup>), ou encore *kutsana* « dédain, mépris » (voir notamment A 2.1.53<sup>44</sup>) ; 3) un sous-domaine « social », indiqué par une expression comme *śūdra* (voir A 8.2.83<sup>45</sup>) ; 4) un sous-domaine « scolastique », que Pāṇini désigne en citant le nom de théoriciens du langage (tel que *Śākaṭāyana*, voir notamment A 3.4.111<sup>46</sup>)<sup>47</sup> ; 5) comme pour le *chandas*, un sous-domaine qui n'est conditionné par aucun des critères cités précédemment et que Pāṇini désigne à l'aide d'une particule marquant l'option (il y en a trois : *vā* « habituellement, préférentiellement » (voir notamment A 2.3.71), *vibhāṣā* « marginalement, rarement » (voir notamment A 3.1.120) et *anyatarasyām* « parfois,

43 A 3.3.45 *ākrośe\_ava-nyor grahaḥ* // « [Le suffixe *ghañ* vaut] après la racine *grah-* (*grahaḥ*) précédée des préverbes *ava-* et *ni-* (*ava-nyor*), quand il s'agit d'une insulte (*ākrośe*). » La KV cite comme exemple la forme *nigrāha* « malédiction, punition » et, comme contre exemple, la forme *nigraha* « répression ».

44 A 2.1.53 *kutsitāni kutsanaiḥ* // « [Les mots désignant] des choses méprisables (*kutsitāni*) [forment des composés déterminatifs avec un nom fléchi désignant] le mépris [relatif auxdites choses]. » La KV cite, comme exemple, le composé *vaiyākaraṇa-kha-sūci* « grammairien [qui est une] aiguille [à percer] l'espace » autrement dit, un « grammairien stupide » et, comme contre exemple, la séquence *kutsito brāhmaṇaḥ*. Dans ce dernier cas, le mot *brāhmaṇa* devant toujours être employé avec respect, il ne peut y avoir formation d'un composé.

45 A 8.2.83 *pratyabhivāde\_aśūdre* // « [La dernière voyelle d'une phrase est protractée et reçoit le ton aigu] quand il s'agit d'une réponse à un salut (*pratyabhivāde*), excepté [si le salut vient d'un] *śūdra* (serviteur) (*aśūdre*). » La KV donne la séquence suivante comme exemple : *abhivādaye devadatto\_aham – bho āyusmān edhi devadattā3* « Je te salue, moi Devadatta – Sois de longue durée de vie, Devadatta ! » et cite, comme contre exemple (le salut vient d'un *śūdra*), la séquence suivante : *abhivādaye tuṣajako\_aham – bho āyusmān edhi tuṣajaka* « Je te salue, moi Tuṣajaka – Sois de longue durée de vie, Tuṣajaka ! » (la dernière voyelle de la séquence-réponse n'est pas protractée et ne porte pas le ton aigu).

46 A 3.4.111 *IAṆaḥ śākaṭāyanasya\_eva* // « Selon Śākaṭāyana seulement (*śākaṭāyanasya\_eva*), [*Jus* est le substitut de *jhi* de la désinence] d'imparfait (*IAṆaḥ*) [d'une racine à finale *ā*]. » La KV cite l'exemple *ayuḥ* « ils allaient », de la racine *yā-*, et donne *ayān* (même sens) comme contre exemple, i.e., comme forme acceptée par les autres grammairiens.

47 Les autres grammairiens cités par Pāṇini sont : Āpīśali (A 6.1.92), Bhāradvāja (A 7.2.63), Cākravarmaṇa (A 6.1.130), Gālava (A 6.3.61, A 7.1.74, A 7.3.99, A 8.4.67), Gārgya (A 7.3.99, A 8.3.20, A 8.4.67), Kāśyapa (A 8.4.67), Śākalya (A 1.1.16, A 6.1.127, A 8.3.19, A 8.4.51), Senaka (A. 5.4.112) et Sphoṭāyana (A 6.1.123). Paul Thieme rappelle à juste titre que, contrairement à l'interprétation consacrée par la tradition pāṇinéenne, la citation d'un nom de grammairien dans l'A n'indique pas que la règle dans laquelle ledit nom figure est optionnelle ; elle signifie que les formes obtenues par la règle sont employées ou enseignées dans les compositions du maître mentionné, en lieu et place de celles prescrites par Pāṇini (1937, p. 335-337). Il est par ailleurs fort probable que ces formes ne soient pas autre chose que des usages dialectaux, propres à la région du maître cité.

alternativement » (voir notamment A 1.2.21<sup>48</sup>)<sup>49</sup>. On est en droit de s'interroger sur ce dernier genre de variations : l'*Aṣṭādhyāyī* ne les présentant pas comme dépendantes de facteurs morpho-syntaxiques, phonétiques, régionaux, sociaux, stylistiques, pragmatiques ou scolastiques, à quelles conditions sont-elles donc liées ? Comme Paul Kiparsky le souligne, il semblerait que Pāṇini ait simplement souhaité indiquer des préférences linguistiques<sup>50</sup>.

## 2.2. Analyse

La situation linguistique décrite par Pāṇini, nous le constatons, ne fait état d'aucune altérité linguistique externe (aucune mention de langue ou de culture ne faisant pas partie de la zone géographico-socio-religieuse où le sanskrit était parlé, sans doute particulièrement étendue à l'époque de Pāṇini). Faut-il voir, dans la description des variétés d'usages (les sous-domaines de la *bhāṣā*), l'indice d'une altérité linguistique interne ? Lorsque Pāṇini cite le nom d'un grammairien utilisant ou enseignant une forme différente de celle présentée comme générale ou courante dans l'*Aṣṭādhyāyī*, fait-il référence à une forme prakrite ? C'est probable. Ce qui est certain, en revanche, c'est que Pāṇini ne présente pas ces variations d'usage comme des formes incorrectes et ne les hiérarchise pas : il donne véritablement le sentiment de décrire une seule et même langue qui ne comporte que des variétés liées à des domaines d'emploi. Il n'y a pas, pour lui, de distinction chronologique entre les deux variétés linguistiques que sont la *bhāṣā* et le *chandas*, ce dernier ne représente pas pour lui un état plus ancien de la *bhāṣā* ; il n'y a pas non plus de différence de correction entre une forme employée par tel grammairien ou dans telle région et celle qu'il produirait lui-même. La description pāṇinéenne s'inscrit dans une perspective résolument descriptive et synchronique.

Pāṇini, tout comme ses premiers commentateurs (voir ci-après), n'emploie pas de nom particulier pour désigner la langue qu'il décrit. Deux raisons, totalement opposées, peuvent être invoquées pour expliquer le fait qu'une langue soit dépourvue de nom « propre » : 1) on ne nomme pas une langue parce que l'on ne reconnaît pas son existence, 2) on ne nomme pas une langue parce que l'on ne reconnaît que son existence (partant, il est évident que l'on fait référence à elle et elle seule). Si Pāṇini n'utilise pas de terme particulier pour désigner la langue qu'il décrit, c'est sans doute pour la seconde raison. Cette langue est très vraisemblablement celle

48 A 1.2.21 *uD-upadhād bhāva-ādi-karmaṇor anyatarasyām* // [Les suffixes dits *niṣṭhā* comportent] alternativement (*anyatarasyām*) [la substitution de *guṇa*] après [une racine à] pénultième *u* (*uD-upadhād*), quand il s'agit d'un état, etc. ou d'une action incipiente (*bhāva-ādi-karmaṇor*). » Ainsi, il y a option entre les deux formes *pradyotitaḥ* et *pradyutitaḥ* « [le soleil] s'est mis à éclairer » (de la racine *pra-dyut-*).

49 Si l'on s'en tient au nombre de règles, c'est le sous-domaine « optionnel » qui domine (il concerne plus d'une vingtaine de règles, sans compter les reconductions). Vient ensuite le sous-domaine « scolastique » (plus d'une quinzaine de règles), le sous-domaine « régional » (une quinzaine de règles) et les sous-domaines « pragmatique » et « social » (moins d'une dizaine de règles).

50 1979, p. 2-3.

(ou l'une de celles) dont il est locuteur<sup>51</sup>. Cela peut également s'expliquer – même si Pāṇini ne le formule nulle part dans son traité – par le fait que le sanskrit, dès l'époque védique, n'est pas pensé comme une langue parmi d'autres, mais comme constituant véritablement LE langage : il est unique, éternel (on ne le conçoit pas comme pouvant être créé à aucun point initial du temps) et parfait, puisque d'origine divine<sup>52</sup>. Le sanskrit étant identifié au langage, l'altérité linguistique (externe et interne) n'est pas reconnue, l'individuation de la langue ne s'impose donc pas et, par suite, celle de sa nomination non plus. Mais le fait de décrire cette variété linguistique – et non une autre – est, en soi, révélateur : s'il n'est pas nécessaire de la nommer, puisqu'il ne peut s'agir que d'elle et qu'elle est unique, pour quelle raison Pāṇini entreprend-il de la décrire ?

L'auteur de l'*Aṣṭādhyāyī* appartient à la caste des brahmanes, classe sacerdotale dont l'autorité s'affirme dès les premiers textes indiens qui sont parvenus jusqu'à nous. Sa puissance est essentiellement religieuse, comme le rappelle Madeleine Biardeau :

Elle est aussi la caste qui manie le sanskrit, langue des textes sacrés, et elle est seule habilitée à l'enseignement religieux. Elle est gardienne de la culture brahmanique d'une façon générale, des cultes et pratiques orthodoxes et, partant, de l'ordre social.<sup>53</sup>

L'époque de Pāṇini est marquée par des transformations profondes dans le domaine des croyances religieuses : les institutions mises en place par les Ārya sont concurrencées par des courants émergents, tels le bouddhisme et le jainisme, qui aspirent à la délivrance du cycle des renaissances et remettent ainsi en cause certains des fondements de la société brahmanique. Ces courants mettent également en question la suprématie de la langue sanskrite, cette dernière n'étant pas la langue de prêche de leur fondateur (le Bouddha aurait recouru à diverses variétés linguistiques, Mahāvīra – fondateur du jainisme – aurait employé le prakrit ardhamāgadhī). Cette situation peut donc aussi, d'une certaine manière, expliquer la non nomination de la langue sanskrite : si, comme le rappelle Cécile Canut : « [...] le nom n'existe que pour s'opposer à d'autres noms, c'est à l'autre qu'il s'adresse, c'est par rapport à l'autre qu'il se définit »<sup>54</sup>, nommer la langue sanskrite, c'est aussi reconnaître l'existence des autres langues, en particulier celles qui véhiculent les doctrines bouddhiste et jaine.

Je terminerai ce chapitre par quelques remarques relatives à la diversité des facteurs dont dépendent les variations décrites par Pāṇini. Concernant le *chandas*,

---

51 Un examen rapide de la grammaire de Pāṇini montre qu'il ne s'agit pas d'un manuel pratique du sanskrit : sa composition (en sanskrit), son organisation et son fonctionnement ne répondent pas aux besoins d'un débutant dans cette langue, c'est une grammaire qui s'adresse à des locuteurs avertis. Par ailleurs, Pāṇini mentionne un certain nombre de tournures familières (voir Renou, 1956, p. 63-64, 67 et 82-83) qui laissent penser que cette langue n'était pas restreinte à un usage religieux et qu'elle était pratiquée – par ceux qui y étaient autorisés – dans un contexte informel.

52 La parole, émanation du divin, est déifiée dès le *R̥gveda*. Quant à son éternité, elle est étroitement liée à celle des *Veda* : pour les grammairiens – comme pour d'autres théoriciens du langage – l'éternité des *Veda* vient de celle des mots qui les composent.

53 1964, p. 13.

54 2001, p. 445.

nous avons pu noter que les sous-domaines étaient principalement désignés par des noms de textes ou de types de textes. La raison en est la suivante : la variété linguistique dont Pāṇini est locuteur est moins ancienne que celle des textes védiques ; pour décrire les faits propres au *chandas*, il n'a d'autre choix que de se référer auxdits textes. Pour ce qui est de la *bhāṣā*, je l'ai évoqué à plusieurs reprises, Pāṇini décrit la (ou l'une des) langue(s) qu'il parle, langue qui ne dépend pas des règles qu'il formule. Cette situation lui permet d'appréhender les diverses variations d'usage sans y apporter de considérations morales et de leur accorder une place au sein de son traité.

### 3. LES VĀRTTIKA (V) DE KĀTYĀYANA ET LE MAHĀBHĀṢYA (M) DE PATAÑJALI

#### 3.1. Les faits

Tout comme Pāṇini, Kātyāyana et Patañjali ne recourent à aucun nom particulier pour désigner la langue qu'ils décrivent. Kātyāyana emploie, en plus de quelques-uns des termes déjà rencontrés dans l'*Aṣṭādhyāyī* (*bhāṣā*, *chandas*, *mantra*, *ṛc*), deux « nouvelles » unités : *veda* ou *vaidika* « védique » et *loka* « monde » ou *laukika* « mondain », pour désigner respectivement le domaine du védique et celui de l'usage courant<sup>55</sup>, ainsi que les formes qui y sont employées. Avec Patañjali, le champ des expressions servant à qualifier les formes linguistiques s'enrichit et révèle une conception bien différente de celle de Pāṇini. À la division *bhāṣā/chandas* et à la sous-division de ces deux domaines, opérées de manière totalement neutre, succède une attitude normative opposant, de manière partielle, ce qui est « correct »

55 Ces deux termes correspondent en partie au *chandas* et à la *bhāṣā* de Pāṇini, termes que Kātyāyana emploie également. Notons que si les termes *chandas* et *bhāṣā* sont strictement assignés à la désignation de formes linguistiques, aussi bien dans l'A que dans ses commentaires, les mots *veda/vaidika* et *loka/laukika*, à partir de Kātyāyana, renvoient également à des pratiques (langagières ou non) qui se distinguent de celles observables dans la métalangue (désignée par les termes tels que *vyākaraṇa* « analyse » ou « formation diversifiée [des mots] » (voir Pinault, 1989b, p. 319-320), *śāstra* (« traité »), etc.). Ainsi, sous la règle A 1.1.1 *vrddhir ādaic*, Kātyāyana explique (V 4 et 5) que l'on reconnaît un terme technique grammatical à partir de l'usage qu'en font les grammairiens (domaine de la métalangue), tout comme on reconnaît le nom propre d'un individu à partir de l'usage qu'en font les proches dudit individu (domaine de l'usage courant) et tout comme on reconnaît le nom d'un objet du rituel à partir de l'usage qu'en font les prêtres (domaine védique).

à ce qui est « corrompu »<sup>56</sup>. Ainsi, Patañjali oppose les formes employées dans les domaines d'emploi dits *veda/vaidika* et *loka/laulika* aux formes qu'il qualifie d'*apa-śabda* « forme corrompue » (le préfixe *apa-* marque l'absence ou, comme ici, l'infériorité), d'*apa-bhraṃśa* « forme déviante » (de *braṃś-* « dévier ») ou encore, en une occasion, de *mleccha(śabda)* « barbarisme »<sup>57</sup>.

Le tout premier passage du *Mahābhāṣya* (M) dans lequel figurent quelques-unes de ces formes est une citation du *Śatapathabrāhmaṇa*<sup>58</sup>, un texte védique qui se situerait aux alentours des 8<sup>e</sup>-7<sup>e</sup> s. avant notre ère. L'extrait condamne une conduite (le parler corrompu lors de l'acte rituel) par le biais d'un récit à l'issue négative (la défaite des démons) :

*te asurā helayo helaya iti kurvantaḥ parābābhūvuh / tasmād brāhmaṇena na mlecchitavai na apabhāṣitavai / mleccho ha vā eṣa yad apaśabdaḥ / mlecchā mā bhūma ity adhyeyaṃ vyākaraṇam /* (M, vol. 1, p. 2)

Ces démons, ayant dit *helayo helayaḥ* (« eh ennemis, eh ennemis »), furent vaincus ; c'est pourquoi le brahmane ne doit pas dire de barbarisme (*mlecchitavai*) [c'est-à-dire,] ne doit pas parler de manière corrompue (*apabhāṣitavai*), car il est bien connu que le mot corrompu (*apaśabdaḥ*) est un barbarisme (*mleccho*). Ne devenons pas des barbares (*mlecchā*), étudions la grammaire.

Cet extrait s'inscrit dans la section de l'introduction du *Mahābhāṣya* consacrée aux buts de l'enseignement grammatical. L'idée évoquée ici est la suivante : celui qui aura reçu un enseignement grammatical accomplira le rituel en parlant correctement, donc ne se comportera pas comme un barbare et, par conséquent, ne sera pas « vaincu ». Kaiyaṭa (auteur – 11<sup>e</sup> s. ? – du plus ancien commentaire complet du *Mahābhāṣya*) nous apprend que plusieurs éléments peuvent être considérés comme « corrompus » dans la séquence *helayo helayaḥ* prononcée par

56 Dans le passage qui suit, cependant, des variantes régionales sont mentionnées sans être jaugées : *tad yathā / śavatir gati-karmā kambojeṣv eva bhāṣito bhavati vikāra enam āryā bhāṣante śava iti / hammatih surāṣṭreṣu raṇhatih prācyā-madhyeṣu gamim eva tv āryāḥ prayujjate / dātir lavana-arthe prācyeṣu dātram udīcyeṣu //* (M, vol. 1, p. 9-10) « Par exemple, *śavati* est employé dans le sens d'« aller » chez les Kamboja seulement ; les Ārya l'emploient au sens de « décomposition » : *śava* (« cadavre ») ; [dans le sens d'« aller »], les Surāṣṭra emploient *hammati*, les [peuples du] moyen Orient emploient *raṇhati*, mais les Ārya emploient seulement *gami*. Dans le sens de « couteau », les [peuples de] l'Orient emploient *dāti*, ceux du Nord, *dātra*. » Dans cet extrait, nous pouvons relever, en plus d'*āryā*, des termes d'ordre purement géographique (*prācyā-madhyā* « moyen Orient », *prācyā* « Orient », *udīcyā* « Nord » ainsi que des ethnonymes formés sur des noms de contrées (*kamboja*, nom d'une région du Pamir ; *surāṣṭra*, nom d'une contrée de l'Ouest (actuelle Surat)). Madhav M. Deshpande, dans son article de 1978 (p. 94), note qu'une séquence fort semblable se trouve déjà dans le *Nirukta* (Nir) de Yāska (Nir 2.2).

57 J'ai relevé seulement trois occurrences de cette forme, apparaissant toutes dans un passage qui n'a pas été composé par Patañjali puisqu'il s'agit de la citation d'un texte védique (voir partie n° 1 et passage du *Śatapathabrāhmaṇa* cité ci-après).

58 *Śatapathabrāhmaṇa* (3.2.1.23-24, p. 63) : *te asurā ātta-vacaso he alavo he alava iti vadantaḥ parābābhūvuh / tatra etām api vācam ūduḥ upājijñāsyāṃ sa mlecchas tasmān na brāhmaṇo mlecchet [...]* / « Ces démons, parce que privés de langage [correct], ont dit *he alavo he alavaḥ* (« eh ennemis, eh ennemis ») [et] furent vaincus. Et cette parole énigmatique qu'ils prononcèrent est un barbarisme, c'est pourquoi un brahmane ne doit pas dire de barbarisme [...]. » Pour d'autres occurrences de ce passage, voir Limaye (1974, p. 6).

les démons<sup>59</sup> : selon certains, *he* doit avoir une voyelle protractée (d'une durée de trois mores) et le *a* initial de *alayaḥ* ne doit pas être amui ; selon d'autres, seul le mot *alayaḥ* doit être redoublé (non la phrase *helayaḥ*) et c'est la forme *arayaḥ* qui est attendue, non *alayaḥ*<sup>60</sup>. Cette citation (qui se termine en glose de ladite citation) du *Śatapathabrāhmaṇa* présente un double intérêt : 1) sur le plan de la terminologie, elle montre qu'entre le texte de départ (voir note 58) et la glose qui en est donnée dans le *Mahābhāṣya*, deux « nouvelles » expressions ont fait leur apparition<sup>61</sup>, à savoir *apaśabda* « forme corrompue » et *apabhāṣ-* « parler de manière corrompue », formes à forte connotation dépréciative ; 2) le second intérêt de cette citation tient à son contexte initial : le *Śatapathabrāhmaṇa* fait partie de ces textes védiques – les *Brāhmaṇa* – qui décrivent les rites : l'homme à qui l'on enjoint de ne pas prononcer de formes corrompues au moment du rituel est un brahmane, un « prêtre », membre de la caste sacerdotale, la plus élevée de la hiérarchie. Autrement dit, ce premier extrait montre clairement comment l'appréhension de formes linguistiques non sanskrites (qu'il s'agisse de formes sanskrites « corrompues » ou de formes étrangères) s'enracine, dès le départ, dans des considérations de nature socio-religieuse.

La section de l'introduction du *Mahābhāṣya* traitant de la méthode d'enseignement contient un autre passage intéressant :

*bhūyāṃso\_apaśabdā alpīyāṃsaḥ śabdāḥ / eka-ekasya hi śabdasya bahavo\_apabhraṃśāḥ / tad yathā / gaur ity asya śabdasya gāvī goṇī gotā gopotalikā\_ity evam ādayo\_apabhraṃśāḥ /* (M, vol. 1, p. 2)

Les formes corrompues (*apaśabdā*) sont les plus nombreuses, les mots [corrects] sont les plus rares. En effet, pour chaque mot [correct,] il y a de nombreuses formes déviantes (*apabhraṃśāḥ*). Par exemple, pour le mot [correct] *gauḥ* (« bovin »), il y a les formes déviantes (*apabhraṃśāḥ*) *gāvī*, *goṇī*, *gotā*, *gopotalikā*, etc.

Outre la forme *apabhraṃśa* « forme déviante » qui, comme *apaśabda* et *apabhāṣ-*, met clairement en évidence la vision dualiste de Patañjali, deux éléments retiennent notre attention dans cet extrait : 1) les formes qui illustrent la notion d'*apabhraṃśa*, à savoir *gāvī*, *goṇī*, *gotā* et *gopotalikā*, sont très probablement des formes dialectales d'indo-âryen<sup>62</sup>, ce qui indiquerait que le *Mahābhāṣya* a été composé dans un contexte d'altérité linguistique interne ; 2) ces formes, présentées comme corrompues, sont en surnombre par rapport aux formes correctes sanskrites.

Un dernier passage de l'introduction du *Mahābhāṣya* doit être signalé :

59 La forme *helayaḥ* (*helayo* si le mot suivant commence par une consonne sonore ou un *a*), avant application des opérations phonétiques, est *he\_alayaḥ*.

60 *tatra ke cid āhuḥ – hai-he-prayoge hai-hayoḥ* [A 8.2.85] *iti plute prakṛti-bhāve ca kartavye tad-akaraṇaṃ mlecchanam iti / pada-dvir-vacane vākya-dvir-vacanaṃ latvaṃ ca mlecchanam ity apare /* (*Pradīpa* (P), vol. 1, p. 23). Bhartṛhari, dans sa *Mahābhāṣyadīpikā* (MD), mentionne d'autres « fautes », en plus de celles-ci (voir MD, 1962, p. 9). Selon Paul Thieme, ces formes appartiennent à un vernaculaire âryen de l'Est, la *māgadhī* (1955, p. 437 et 439). Sur la distribution de *r* et de *l*, voir Hock and Pandharipande (1978, p. 20).

61 Ces deux formes ne semblent pas avoir été employées dans les textes védiques.

62 Voir Pischel (1900, p. 274), Bubeník (1998, p. 27) et Witzel (1999, p. 341). Patañjali cite d'autres formes « corrompues » : *devadīṇa* (pour *devadatta*, voir M sous V 2 ad A 1.3.1, vol. 1, p. 20), *āṇapayati* (pour *ājñāpayati*), *vaṭṭati* (pour *vartate*), *vaḍḍhati* (pour *vardhate*), *kas* (pour *kṛṣ-*), *dis* (pour *dṛṣ-*) (voir M sous V 12-13 ad A 1.3.1, vol. 1, p. 259).



*evaṃ hi śrūyate / yarvāṇas tarvāṇo nāma-ṛṣayo babhūvuḥ pratyakṣa-dharmāṇaḥ para-apara-jñā vidita-veditavyā adhigata-yāthātathyāḥ / te tatra-bhavanto yad vā nas tad vā na iti prayoktavye yarvāṇas tarvāṇa iti prayuñjate yājñe punaḥ karmaṇi na apabhāṣante /* (M, vol. 1, p. 11)

Ainsi, on raconte que des sages du nom de *Yarvāṇa* et *Tarvāṇa* percevaient la nature des choses, connaissaient l'ici-bas et l'au-delà, savaient ce qui peut être su [et] avaient atteint la réalité. Ces honorables sages, là où il fallait prononcer *yad vā naḥ* et *tad vā naḥ*, disaient *yarvāṇaḥ* et *tarvāṇaḥ* ; mais au cours de l'action sacrificielle, ils ne parlaient pas de manière corrompue (*apabhāṣante*).

Le fait notable de ce passage, déjà relevé par Madhav M. Deshpande<sup>63</sup>, tient en ce que même des sages (*ṛṣi*), en l'occurrence des personnes accomplissant des actes rituels (*yājñe karmaṇi*), emploient, dans l'usage courant, des formes dites corrompues. Dans le même ordre d'idée, on peut citer le bref extrait suivant du *Mahābhāṣya* :

*aśaktyā kayā cid brāhmaṇyā ṛtaka iti prayoktavya ṭtaka iti prayuktam /* (M sous V 1 ad ṛIK, vol. 1, p. 19)

Du fait de son incapacité, une brahmane prononce *ṭtaka* là où l'on doit prononcer *ṛtaka*.

L'emploi de // en lieu et place de /r/, qui serait caractéristique des variantes linguistiques de l'Est, est présenté – depuis la période védique – comme l'exemple typique de corruption<sup>64</sup>. Notons par ailleurs qu'il est question d'une femme brahmane ; cette précision est loin d'être anodine : elle est l'indice d'une discrimination (linguistique) sexiste, dont on trouve des traces dans d'autres contextes, comme le théâtre (voir note 94).

Ces deux derniers passages montrent donc que, à l'époque de Patañjali, la prononciation erronée des formes sanskrits s'observe jusqu'au sein des classes les plus élevées.

### 3.2. Analyse

Les éléments relevés dans les extraits présentés ci-dessus témoignent d'un changement certain dans la manière de nommer les formes linguistiques en présence, et donc, dans la manière de les appréhender : à la description neutre de Pāṇini succède une attitude normative, ouvertement fondée sur des considérations socio-religieuses, qui oppose les formes correctes – les seules qui puissent générer un mérite religieux – aux nombreuses formes corrompues. Un autre fait doit être mentionné : à partir de Kātyāyana – soit dès le 3<sup>e</sup> s. avant notre ère – les expressions pāṇinéennes du type *prācām* (voir note 39) ou *śakaṭāyanasya* (voir note 46), qui servaient à marquer, de manière fort subtile, les conditions d'une variation, ne sont plus considérées que comme un moyen parmi d'autres d'indiquer une option générale.

Comment expliquer cette attitude normative et hiératique ? Deux raisons – une raison « de surface » et une raison « profonde » – peuvent être évoquées. Tous les enseignements pāṇinéens – qu'ils soient généraux ou liés à un sous-domaine –, et eux seuls, sont appréhendés, par les successeurs (même les plus immédiats)

63 1978, p. 98.

64 Voir Hock et Pandharipande (1978, p. 15).



du grammairien, comme produisant des formes sanskrites « correctes ». Cette nouvelle façon d'appréhender l'enseignement pāṇinéen a deux effets : 1) une forme qui ne suit pas les règles de l'*Aṣṭādhyāyī* est nécessairement considérée comme déviante (ce qui conduit à un effet « 2 bis » : l'élévation du traité, au fil des siècles, au rang de norme<sup>65</sup>) ; 2) puisque seule compte la correction, peu importe les conditions des variations, tant qu'elles sont décrites par Pāṇini<sup>66</sup>. Voilà pour la raison « de surface ». Maintenant, comment expliquer ce changement dans le rapport à l'enseignement grammatical, *i.e.*, comment expliquer qu'après Pāṇini, seuls les enseignements de ce dernier soient considérés comme produisant des formes *correctes* ? Il semblerait que la période au cours de laquelle Patañjali a composé le *Mahābhāṣya* ait été marquée par une forte rivalité entre le sanskrit et les prakrits, ces derniers étant même employés, en contexte informel (donc très probablement comme langues maternelles), par les élites (voir le passage relatif aux deux sages Yarvāṇa et Tarvāṇa). Le tout premier extrait est, à cet égard, particulièrement éloquent : si les démons ont été vaincus, c'est parce qu'ils parlaient de manière corrompue *également* lors de l'accomplissement des actes rituels. Autrement dit, l'emploi d'une forme sanskrite corrompue semble être toléré pour l'usage courant, non pour le contexte rituel ; autrement dit encore, l'usage de la langue sanskrite, évincée de la communication courante par diverses formes de moyen indien, se limite aux contextes académique et rituel<sup>67</sup>. La communauté brahmanique, maîtresse du culte, apparaît comme la seule à préserver la connaissance et la pratique (comme langue seconde) de la langue sacrée. Elle est en contact quotidien avec des communautés exclues des pratiques rituelles et ne parlant pas sanskrit. Dans ce contexte, l'enseignement grammatical revêt une dimension toute singulière.

Un autre point doit également être souligné. Même s'il oppose l'emploi du sanskrit correct, parlé par les brahmanes, aux formes déviantes énoncées par les non (ou les « mauvais-es ») brahmanes, Patañjali ne dit pas que les formes corrompues ne permettent pas de transmettre le même message que les formes correctes. Formes correctes et formes déviantes sont égales sur ce point. Nous remarquons, en effet, que dans la plupart des passages cités, la corruption se limite à la prononciation ; la formation des mots et la syntaxe semblent encore épargnées.

Je terminerai sur deux éléments de première importance pour notre réflexion. Les termes employés par Kātyāyana et Patañjali renvoient exclusivement à des domaines

65 Norme éternelle qui plus est, puisque valant pour les textes védiques, eux-mêmes éternels.

66 L'aplanissement dans la description des variations peut également trouver son origine dans l'idée – déjà évoquée – selon laquelle la langue sanskrite est éternelle, idée sans doute bien plus prégnante à l'époque de Patañjali qu'à celle de Pāṇini (sur ce point, voir Deshpande, 1993). L'idée d'une langue éternelle, sans début ni fin et, donc sans évolution, s'accorde difficilement avec celle de variation.

67 Ce changement de situation se perçoit également au niveau des fonctions que les théoriciens du langage prêtent à la grammaire. Certains faits mentionnés par Pāṇini laissent penser que ce dernier décrivait une variété linguistique vivante (*i.e.*, parlée dans un contexte informel) dans le but de présenter son fonctionnement ; pour Patañjali – qui le formule expressément dans l'introduction du *M* –, la grammaire vise avant tout à préserver les *Veda*. En forçant un peu le trait, on peut dire que l'on passe d'une approche où la langue est décrite pour elle-même à une approche où la langue est décrite pour lire et mémoriser les textes qu'elle compose.

d'emploi et/ou aux *formes* qui sont employées dans ces domaines. Les expressions *apaśabda* « forme corrompue », *apabhraṃśa* « forme déviante », *mleccha(śabda)* « barbarisme », etc. ne désignent que des *mots*, elles ne sont jamais employées pour renvoyer à une *langue*. En outre, le fait d'appréhender ces formes comme des corruptions, autrement dit, comme des formes sanskrites mal prononcées ou mal formées, montre assez clairement que, dans l'esprit de ces grammairiens, l'on est en présence d'un *continuum linguistique*<sup>68</sup> : il n'y a qu'un langage (le sanskrit, védique ou classique) et des variations, plus ou moins corrompues, de ce langage. Cette appréhension non-différenciatrice du paysage linguistique était déjà présente dans l'approche « variationniste » et synchronique de Pāṇini, mais elle était alors vierge de tout jugement de valeur. Avec Kātyāyana et Patañjali, la perspective variationniste se double d'une dimension « déviationniste ».

#### 4 LE VĀKYAPADĪYA DE BHARTṚHARI

##### 4.1. Les faits

Le *Vākyapadīya* de Bhartṛhari contient un passage particulièrement intéressant. Voici les stances qui le composent<sup>69</sup> :

*śabdaḥ saṃskāra-hīno yo gaur iti prayuyukṣyate /  
tam apabhraṃśam icchanti viśiṣṭa-artha-niveśinam // 1.175*

Le mot (*śabdaḥ*) dépourvu d'apprêt [grammatical] (*saṃskāra-hīno*) que l'on souhaite employer [en tant que mot] *gauḥ* (« bovin »), est, par rapport à cet objet particulier (i.e., le bovin), une forme déviante (*apabhraṃśam*).

##### *Vṛtti*

*śabda-prakṛtir apabhraṃśa iti saṃgraha-kāraḥ / [...] tatra gaur  
iti prayoktavye aśaktyā pramāda-ādibhir vā gāvy-ādayas tat-  
prakṛtayo apabhraṃśāḥ prayujyante /*

« Une forme déviante a pour fondement un mot [correct] », dit l'auteur du *Saṃgraha*<sup>70</sup>. [...] Là où on devrait employer *gauḥ* (« bovin »), par incapacité ou par négligence, etc., on emploie des formes déviantes (*apabhraṃśāḥ*) telles que *gāvī*, etc. qui ont [la forme *gauḥ*] pour fondement.

*asva-goṇy-ādayaḥ śabdāḥ sādhave viśaya-antare /  
nimitta-bhedāt sarvatra sādhutvaṃ ca vyavasthitam // 1.176*

Les mots tels que *asva*, *goṇī*, etc. sont corrects (*sādhave*) quand ils [sont employés] pour [désigner] un autre objet [que les mots *aśva* et *go*]. Et on détermine toujours la correction [d'un mot] à partir de ce qui le différencie [dans sa] cause [d'application].

*te sādhuṣv anumānena pratyaya-utpatti-hetavaḥ /*

68 Voir Aklujkar (1996, p. 74-75).

69 Certaines sont présentées avec des extraits de leur glose (*Vṛtti*).

70 Comme le remarque Koduvayura Anantarama Subramanya Iyer dans son article de 1964, si cette phrase a bel et bien été prononcée par l'auteur du *Saṃgraha* – mentionné à partir de Kātyāyana, cet ouvrage n'est pas parvenu jusqu'à nous –, à savoir Vyāḍi, cela signifie que le mot *apabhraṃśa* était employé avant Kātyāyana et Patañjali.

*tādātmyam upagamyā iva śabda-arthasya prakāśakāḥ // 1.177*

Ces [formes *asva*, *goṇī*, etc.] causent la naissance de la compréhension, par inférence, des [formes] correctes (*sādhuv*) ; comme en tendant à l'identité [avec ces formes correctes], elles mettent en lumière l'objet du mot.

### Vṛtti

[...] *atha kasmād ete go-śabdasya gāvy-ādayaḥ paryāyā na vijñāyante / na hi śiṣṭa-samācāra-prasiddher anyad evaṃ prakāreṣu smṛti-nibandhaneṣv artheṣu nimitam abhidhīyate / gāvy-ādayaś cet paryāyāḥ syur ete api śiṣṭair lakṣaṇair anugamyeraṇ prayujyeraṇś ca / yaś ca pratyakṣa-pakṣeṇa prayojakeṣv abhidheyeṣu pravartate sa sādhuḥ / sākṣāt tu prayojakaṃ vācyam artha-rūpaṃ sādhubhiḥ pratyāyyate / tasmād āha –*

[...] Maintenant, pourquoi ne reconnaît-on pas ces formes *gāvī*, etc. comme synonymes du mot *go* ? En effet, quand il s'agit de choses de ce genre, qui sont fondées sur la tradition, rien d'autre que ce qui est connu par l'usage des gens bien éduqués n'est considéré comme une cause. Si les formes telles que *gāvī*, etc. étaient des synonymes [de la forme *gauḥ*], les gens bien éduqués les décriraient à l'aide de règles et les emploieraient. Et [un mot] qui dénote directement l'objet qui cause son emploi, c'est [un mot] correct ; et l'objet à exprimer qui cause l'emploi [du mot] est connu directement à l'aide des [mots] corrects. C'est pourquoi [Bhartṛhari] dit :

*na śiṣṭair anugamyante paryāyā iva sādhuvaḥ /  
te yataḥ smṛti-śāstreṇa tasmāt sākṣād avācakāḥ // 1.178*

Les gens bien éduqués, parce qu'ils [se fondent] sur le traité de la tradition (*i.e.*, la grammaire), n'acceptent pas [ces formes erronées] comme des synonymes corrects ; pour cette raison, elles ne font pas comprendre [leur objet] directement.

*aṃbv-aṃbv iti yathā bālaḥ śikṣamāṇo apabhāṣate /  
avyaktaṃ tad-vidāṃ tena vyaktau bhavati niścayaḥ // 1.179*

De même que [lorsqu'] un enfant, apprenant [à parler], dit de manière corrompue (*apabhāṣate*) *ambu ambu*<sup>71</sup>, ceux qui savent [la forme correcte en retirent] la connaissance sûre [de la forme énoncée de manière] distincte ;

*evaṃ sādhu prayoktavye yo apabhraṃśaḥ prayujyate /  
tena sādhu-vyavahitaḥ kaś cid artho abhidhīyate // 1.180*

de même, la forme déviante (*apabhraṃśaḥ*) qui est employée là où il faut employer une forme correcte (*sādhu*), désigne un objet par l'intermédiaire de [la forme] correcte.

### Vṛtti

*saṅkīrṇāyāṃ vāci sādhu-viśaye apaśabdāḥ prayujyante / taiḥ śiṣṭā lakṣaṇa-vidaḥ sādhuṇ pratipadyante / tair eva sādhubhiḥ tad artham abhidhīyamāṇaṃ paśyanti / anumānas tu dhūma iva agner asādhur itareṣāṃ //*

Dans la langue mêlée (*saṅkīrṇāyāṃ vāci*), les formes déviantes (*apaśabdāḥ*) sont employées à la place des [mots] corrects (*sādhu*). À partir de ces [formes déviantes], les gens bien éduqués qui connaissent les règles [grammaticales] rétablissent les [formes] correctes. C'est par ces seules [formes] correctes qu'ils voient l'objet exprimé ; il s'agit-là d'une inférence : c'est [la forme] incorrecte

71 Le terme *ambu* peut être compris de deux manières, comme le note Jan E. M. Houben dans son article de 1996 (p. 182, note 29) : il peut s'agir d'une prononciation incorrecte de *ambā* « mère » (*amba* au vocatif) ou de *ambu* « eau » (*ambo* au vocatif).

[qui fait inférer] le reste, comme la fumée [fait inférer] le feu.

*pāramparyād apabhraṃsā viguṇeṣv abhidhātṛṣu /  
prasiddhim āgatā yena teṣāṃ sādhur avācakaḥ // 1.181*

Pour ceux qui parlent mal (*viguṇeṣv abhidhātṛṣu*), ce sont les formes déviantes (*apabhraṃsā*) qui, par la force de la tradition, sont bien connues ; de fait, une forme correcte (*sādhur*) ne signifie rien pour eux.

*daivī vāg vyatikīrṇeyam aśaktair abhidhātṛbhiḥ /  
anītya-darśināṃ tv asmin vāde buddhi-viparyayaḥ // 1.182*

Cette divine parole (*daivī vāg*)<sup>72</sup> est dérégulée par ceux qui la parlent sans en avoir la capacité (*aśaktair abhidhātṛbhiḥ*) ; mais chez les tenants de la non-éternité [des mots], c'est l'opinion contraire [qui prévaut] concernant cette doctrine<sup>73</sup>.

#### 4.2. Analyse

Sur le plan strictement terminologique, nous retrouvons la vision dualiste du *Mahābhāṣya*, peut-être légèrement plus marquée : les « formes correctes » (*sādhu*), sont opposées aux « mots dépourvus d'apprêt grammatical » (*śabdaḥ saṃskāra-hīnaḥ*)<sup>74</sup> qui sont énoncés par « ceux qui parlent mal » (*viguṇeṣv abhidhātṛṣu*) ou « ceux qui parlent [sanskrit] sans en avoir la capacité » (*aśaktair abhidhātṛbhiḥ*).

Sur le plan du contenu des stances, trois éléments retiennent particulièrement notre attention. Il y a, en premier lieu, ce parallèle établi entre les mots incorrects que prononce un enfant et les formes déviantes de ceux qui « parlent mal du fait de leur incapacité » (stances 1.179-1.180). Ce que suggère ce rapprochement, c'est que, tout comme l'enfant parle – de manière incorrecte – la *même langue* que ses parents, les locuteurs qui produisent des formes déviantes parlent la *même langue*

72 À propos de l'usage de *daivī vāc* chez Bhartṛhari, Ashok Aklujkar écrit ce qui suit (1996, p. 73-74) : « Bhartṛhari speaks of *daivī vāc* in a context in which it must refer to the language approved by the Pāṇinian grammarians – to what we call Sanskrit, as well as to the language that existed in an age free from contamination and corruption – in a golden age. Thus, a continuity is implied between Sanskrit, on the one hand, and the Veda language and/or the Language Principle, on the other, and the adjective “divine” is used in such a way as to connote its applicability throughout. »

73 Dans son article de 1996 (p. 184-188), Jan E. M. Houben montre comment la première partie de cette stance expose, dans la continuité des stances 1.175 à 1.181, la vue des grammairiens sanskrits et comment la seconde partie évoque une vue opposée, peut-être jaïne ou bouddhiste (ou, selon Kahrs 1992, p. 242, logicienne). Cette seconde vue rejette, entre autres, la déification du sanskrit.

74 C'est-à-dire aux mots dont la formation n'est pas décrite dans le traité pāṇinéen. Le terme *saṃskāra* ne manque pas de rappeler celui de *saṃskṛta*, nom qui finira par désigner la langue décrite et codifiée par Pāṇini. Dans le contexte brahmanique, la première occurrence de *saṃskṛta* – en tant qu'adjectif qualifiant ladite langue – se trouve dans le *Rāmāyaṇa*, l'un des monuments de la littérature indienne, dont la composition pourrait être située – avec la plus grande prudence – entre le IV<sup>e</sup> et le I<sup>er</sup> s. av. J.C. Cette occurrence oppose la *saṃskṛtā vāk* (« langue/parole apprêtée »), langue des « deux-fois-nés » (*dvi-ja* ; membres des castes supérieures ayant reçu l'initiation), à la *mānuṣaṃ vākyaṃ* « phrase/parole humaine », qualifiée d'*arthavat* « pourvue de sens » (entendons : seulement pourvue de sens, contrairement à la *saṃskṛtā vāk*, qui est pourvue de sens *et* d'« apprêt » grammatical, ce qui signifie qu'elle a été purifiée par l'analyse grammaticale pāṇinéenne). Sur ce passage, voir notamment Aklujkar, 1996, p. 70-71 et Pollock, 2007, p. 44-45. Cette dimension de la parole purifiée par l'apprêt grammatical est très présente chez Bhartṛhari.

que ceux qui n'en produisent pas. On retrouve ici l'idée de continuum linguistique : les formes perçues comme déviantes ne sont pas interprétées comme l'indice d'existence d'une autre langue, mais comme des transgressions de LA langue/ du Langage. Dans le même ordre d'idée, nous notons que le terme *apabhraṃśa* renvoie, ici aussi, à un type de mots et non à une langue<sup>75</sup>. Le second élément qui nous intéresse concerne la manière dont l'écart entre les formes correctes et les formes incorrectes est appréhendé. Alors que Patañjali ne remettait pas en cause le fonctionnement linguistique des formes dites corrompues – celles-ci faisant comprendre leur sens selon le même processus cognitif que les formes correctes –, Bhartrhari évoque une vue – qu'il considérerait comme acceptable<sup>76</sup> – selon laquelle, les formes incorrectes, pour les locuteurs du « bon » sanskrit, ne fonctionnent pas de la même manière que les formes correctes. Les stances 1.176 à 1.180 sont très explicites : les formes *gāvī*, *goṇī*, etc., corruptions de la forme sanskrite *gauḥ*, ne sont pas des synonymes de cette dernière car elles font connaître leur objet de manière indirecte, *via* une inférence de la forme *gauḥ*, et c'est véritablement cette dernière, inférée, qui fait comprendre l'objet <bovin>. Enfin, les stances 1.179 à 1.181 révèlent, de manière imagée (1.179-1.180) ou non (1.181), une dissymétrie au niveau des locuteurs : ceux qui parlent correctement, à l'image des adultes qui maîtrisent la langue, comprennent les formes correctes et, quoique de façon indirecte, les formes incorrectes ; ceux qui parlent de manière corrompue, en revanche, ne comprennent que les formes incorrectes.

Ce durcissement de la vision normative que donne à voir le *Vākyapadīya* s'expliquerait par une évolution sensible de la situation du sanskrit. Aux alentours de l'ère chrétienne, le sanskrit serait définitivement passé – pour ses locuteurs, les membres de l'élite – au statut de langue seconde, fruit d'une éducation spécifique. Dans les siècles qui suivent, la grammaire devient une source nécessaire à l'apprentissage de la langue et l'enseignement des trois grammairiens (Pāṇini, Kātyāyana et Patañjali, qui forment le *munitraya* « la triade de sages ») est élevé, par la tradition des lettrés indiens, au rang de norme et de référence du bon langage<sup>77</sup>. À partir du moment où les grammairiens n'ont plus d'accès direct à l'usage du sanskrit, que leurs seules sources sont les travaux de leurs prédécesseurs, ces derniers acquièrent une autorité qui s'établit de fait. Ce n'est qu'à partir de cette époque que

75 On notera toutefois que ce continuum linguistique commence à se lézarder : la stance 1.181 semble reconnaître que les formes déviantes, pour ceux qui ne connaissent qu'elles, sont « bien connues », donc bien établies, comme si elles constituaient un système autonome, fonctionnant en marge de celui du sanskrit. La question de l'intercompréhension apparaît, en filigrane.

76 Voir Houben (1996, p. 188).

77 Bhartrhari est le premier grammairien à qualifier Pāṇini, Kātyāyana et Patañjali de *śiṣṭa* ou de *ṛṣi*. C'est donc à partir du moment où l'accès au sanskrit n'est plus direct (les seules sources sont les travaux des grammairiens antérieurs) que la « trinité de sages » revêt une dimension quasi-religieuse. Voir Deshpande (1998).

la langue a été appelée, dans les outils linguistiques, *saṃskṛta* « sanskrit »<sup>78</sup>. La tradition des lettrés donne le mot *saṃskṛta* comme signifiant la forme de parole « construite » ou « apprêtée » par la grammaire de Pāṇini, c'est-à-dire lorsqu'elle est accompagnée de la conscience de ses structures de formation. Par sa description, Pāṇini réalise véritablement un « acte de vérité » (*satya-kriyā*) : il révèle au locuteur l'organisation de la langue. Et un locuteur pourvu d'une conscience linguistique aiguë peut empêcher l'évolution spontanée de sa langue. La grammaire de Pāṇini dote donc ses utilisateurs d'outils qui leur permettent de ne pas s'écarter du bon usage de leur langue et donc, de le conserver.

### 5 LE *PRĀKṚTĀNUŚĀSANA* DE PURUṢOTTAMA

La plus ancienne grammaire prakrite (3<sup>e</sup>-5<sup>e</sup> s. ?) qui soit parvenue jusqu'à nous est le *Prākṛtaprakāśa* de Vararuci. Cet ouvrage, composé en sanskrit, décrit « les règles phonétiques et morphologiques de formation des mots appartenant au dialecte prakrit de base, la māhārāṣṭrī littéraire, à partir de la norme sanskrite (formulation de type « au lieu de... on a... »). »<sup>79</sup> Il s'adresse à un public qui connaît le sanskrit et qui souhaite composer de la poésie en māhārāṣṭrī. Le trait le plus frappant de l'œuvre de Vararuci, pour ce qui nous intéresse ici, est l'absence presque totale de glottonymes. Si l'on fait exception du titre (*Prākṛtaprakāśa*)<sup>80</sup>, qui nous offre l'une des premières occurrences du terme *prākṛta* (litt. « situé dans la prakṛti » ou « qui vient de la prakṛti », la *prakṛti* (« base ») étant le sanskrit<sup>81</sup>) dans le contexte grammatical, la langue décrite elle-même reste innommée ; le seul autre nom propre de langue employé est celui de *saṃskṛta* (substantif), à la fin de l'ouvrage<sup>82</sup>. En revanche, et c'est là encore bien plus surprenant, l'un des héritiers directs de Vararuci, Puruṣottama (fin 11<sup>e</sup>, début 12<sup>e</sup> s.), fait usage de près de trente-deux termes (dont vingt-deux noms propres) pour désigner des variétés linguistiques.

#### 5.1. Les faits

Le grammairien bouddhiste Puruṣottama serait le plus ancien représentant de l'école dite « orientale » de grammaire prakrite<sup>83</sup>. Son ouvrage, le *Prākṛtānuśāsana*, composé en sanskrit, décrit les règles phonétiques et morphologiques permettant de former les mots de la māhārāṣṭrī littéraire à partir de la norme sanskrite, ainsi que les règles propres aux variétés linguistiques s'écarter de la norme prakrite

78 C'est également à partir de cette période que les domaines d'emploi de la langue ainsi nommée se multiplient : inscriptions, œuvres séculières, exégèse et commentaires des textes bouddhiques et jaïns sont progressivement rédigés en sanskrit, langue transrégionale, transethnique et achronique, qui finit par dominer (jusqu'au début du deuxième millénaire) les sphères politique, littéraire et religieuse. Voir Hock et Pandharipande (1978, p. 18-19) et Pollock (2007).

79 Balbir (2000a, p. 267).

80 Luigia Nitti-Dolci cite les autres titres qui ont été attribués à l'ouvrage (1938, p. 13-14).

81 Voir Kahrs (1992, p. 229-245).

82 *śeṣaḥ saṃskṛtāt* // (9.18) « Le reste [est à inférer] à partir du sanskrit. »

83 Voir Nitti-Dolci (1938, p. 89) et Balbir (2000b, p. 273). Selon Bubeník (1998, p. 44 et 47), il aurait été précédé par Kramadīśvara, auteur du *Samkṣiptasāra*.



établie.

L'intérêt de cette œuvre réside dans le classement – sans précédent dans les grammaires – de variétés en quatre catégories : *bhāṣā*, *vibhāṣā*<sup>84</sup>, *apabhraṃśa*<sup>85</sup> et *paiśācika*<sup>86</sup>. Parmi les *bhāṣā*, la *māhārāṣṭrī* littéraire (ainsi nommée dans l'œuvre de Puruṣottama) occupe une place de choix ; son étude – qui s'appuie toujours sur celle de Vararuci – sert de base à la description des autres variétés. Les quatre autres *bhāṣā* sont : la *śaurasenī*, la *prācyā*, l'*āvantī* et la *māgadhī*. La catégorie des *vibhāṣā* regroupe quatre variétés : la *śākārī*<sup>87</sup>, la *cāṇḍalī*, la *śābarī* et la *ṭakkadeśī* ; celle des *apabhraṃśa* en compte huit : le *nāgaraka*, le *vṛācaḍaka*, l'*upanāgaraka*, le *pāñcala*, la *vaidarbhī*, la *lāṭī*, la *kaikēyī* et la *gauḍī*<sup>88</sup>. La catégorie *paiśācika* se compose de trois variétés de *paiśācī* (litt. « langue des démons ») : la variété *kaikēya*, la variété *śaurasena* et la variété *pāñcala*. En dehors de cette classification, on note l'emploi du terme *deśī* (« régionalisme »<sup>89</sup>), celui de *saṃskṛta* (pour désigner le sanskrit)<sup>90</sup> et celui de *prākṛta*<sup>91</sup>.

En réalité, cette classification de variétés linguistiques en quatre catégories n'est pas sans précédent. Elle s'inspire très certainement de celle que l'on trouve dans le *Nāṭyaśāstra* (NŚ), « Traité de dramaturgie » attribué à un certain Bharata, qui daterait des alentours du début de notre ère<sup>92</sup>. Cet ouvrage, qui constitue aussi la plus ancienne étude consacrée à la poétique sanskrite<sup>93</sup>, comporte un chapitre

84 J'ai déjà eu l'occasion de parler du terme *bhāṣā* (voir partie n° 2.1). Employé dans le présent contexte, c'est-à-dire en opposition à *vibhāṣā*, il revêt le sens de « langue [principale] », i.e., langue fréquemment employée dans les œuvres littéraires ; *vibhāṣā* (litt. « langue déviante », le préfixe *vi-* marquant le manque ou la corruption) désigne les « langues secondaires », i.e., peu fréquemment employées dans les œuvres littéraires. George A. Grierson rappelle par ailleurs que *vibhāṣā*, chez les grammairiens sanskrits, désigne un type d'option : « We have seen that, as a technical term of grammar, it meant "option", and this, to a certain extent, indicates the meaning of the word as applied to dialects. A *vibhāṣā* is an optional form of a standard dialect used for certain purposes. » (1918, p. 515).

85 Nous avons vu (voir partie n° 3.1) que le terme *apabhraṃśa* signifiait littéralement « forme déviante ». Nalini Balbir rappelle (2000b, p. 274) : « [...] en contexte moyen-indien, terme désignant les prakrits tardifs à l'origine des parlers néo-indiens ».

86 Nalini Balbir précise (2000b, p. 274) : « [...] litt. "langue des démons" ; forme de moyen-indien attestée de manière très sporadique ». D'aucuns y ont vu le nom d'une langue dravidienne, parlée par une ethnie tribale ; d'autres, comme Oskar von Hinüber, ont montré qu'il s'agissait d'une variété orientale de moyen indien bouddhique (voir Hinüber, 1985).

87 Également appelée *śākāra-vacana* (13.14) ou *śākāra-bhāṣā* (13.15).

88 Il est également fait mention, dans cette catégorie des *apabhraṃśa*, du parler des Dhakka, de celui des Vakkara (?), de celui des Kuntala, de celui des Pāṇḍī et de celui des Siṃghala (18.23).

89 Dérivé de *deśa* (m.) « endroit, région, localité, pays ». Le mot *deśī* est notamment employé dans le chapitre consacré aux règles phonétiques de la *māhārāṣṭrī*, à propos du mot *thera* : *therādayo deśyāḥ* // (4.36) « *thera*, etc. sont des régionalismes. »

90 Employé notamment à la fin de la section consacrée à la *māhārāṣṭrī* : *śeṣaṃ saṃskṛtāt* // (8.12) « Le reste [est à inférer] à partir du sanskrit. ».

91 Employé notamment dans la section consacrée à la variété *ṭakkadeśī* : *hariścandras tv imāṃ ṭakka-bhāṣāṃ apabhraṃśaṃ icchati na prākṛtaṃ* // (16.10) « Mais Haricandra veut que cette langue *ṭakka* (*ṭakka-bhāṣā*) soit un *apabhraṃśa* et non un prakrit. »

92 Voir Bubeník (1998, p. 33). L'établissement du texte du *Nāṭyaśāstra* pose de nombreux problèmes ; la question de la datation ne peut être abordée qu'avec une extrême prudence.

93 Voir Kane (1961, p. 10).



entier dédié aux variétés linguistiques que l'on peut utiliser sur scène, selon les personnages<sup>94</sup>, ainsi qu'un fragment de grammaire prakrite rédigé en prakrit (fait exceptionnel dans la mesure où la métalangue de la grammaire prakrite est le sanskrit)<sup>95</sup>. Le tableau linguistique que dresse ce traité révèle un foisonnement dialectal d'une incroyable richesse, sans doute très proche de ce qu'était la situation – plurilingue – de l'époque<sup>96</sup>, même si d'aucuns aiment à répéter que les variétés représentées sur la scène ne sont en rien celles de la réalité<sup>97</sup>. Ce traité distingue d'abord entre *saṃskṛta*<sup>98</sup> et *prākṛta*<sup>99</sup>, puis entre *bhāṣā*<sup>100</sup> et *vibhāṣā*<sup>101</sup>. On note également l'emploi de *deśī* « régionalisme » (NŚ 17.3), *deśa-bhāṣā* (litt. « langue régionale ») « dialecte » (NŚ 17.24, 17.46) et *sva-deśa-jā (bhāṣā)* « [langue]

94 Le sanskrit est propre aux brahmanes et aux rois ; il peut être assigné – selon le temps et la situation, précise Bharata (NŚ 17.38) – à la reine principale et aux filles de ministres, aux nonnes bouddhiques et aux courtisanes, mais la langue des héroïnes et de leurs amies est la śaurasenī (NŚ 17.51). Les autres formes de prakrit sont réservées aux personnages de rang inférieur (serviteurs, bouffons, soldats, etc.). Cette répartition des variétés linguistiques – qui révèle une situation de diglossie – n'est pas sans rappeler l'usage de la « langue vulgaire » dans l'ancien théâtre européen, langue réservée à certains personnages, dont l'emploi – facultatif – ne répondait pas à un souci pédagogique (les personnages qui usent de la langue vulgaire emploient aussi la variété haute). Sur les langues, codes et conventions de l'ancien théâtre européen, voir Bordier (2002).

95 Le prakrit décrit n'est pas nommé de manière spécifique. Selon Manmohan Ghosh, il s'agit probablement de la śaurasenī (1934, p. 24). Il est moins probable qu'il s'agisse de la mähārāṣṭrī, nom absent des listes données dans le *Nāṭyaśāstra*.

96 Notons que le théâtre est décrit comme une imitation des conduites du monde, il représente la nature humaine dans sa diversité.

97 Voir notamment Bansat-Boudon (1992, p. 161 et suiv.). L'auteure rappelle (p. 157 et 165) que les prakrits du théâtre figurent parmi les « conventions scéniques qui ne sont pas de ce monde-ci » (*alaukikī nāṭya-dharmī*) et non parmi les « conventions qui sont de ce monde-ci » (*loka-dharmī*). Abhinavagupta, auteur du seul commentaire du *Nāṭyaśāstra* qui nous soit parvenu – l'*Abhinavabhāratī*, XI<sup>e</sup> s. –, qualifie en effet la diversité des langues d'« extra-ordinaire » (*alaukika-bhāṣā-ādi-bheda*) (voir Bansat-Boudon, 1992, p. 65).

98 Bharata semble être le premier auteur à employer le substantif *saṃskṛta* en tant que nom de langue.

99 C'est également dans le *Nāṭyaśāstra* que l'on trouve la plus ancienne occurrence d'une tripartition des mots prakrits (*saṃāna-śabda*, *vibhṛaṣṭa*, *deśī-gata*) ; la classification en *tat-sama*, *tad-bhava* et *deśī* remonterait à Daṇḍin (VII<sup>e</sup> s. ?). Sur ce point, voir Kahrs (1992, p. 227).

100 La catégorie des *bhāṣā* comporte sept variétés : māgadhī, āvantī, prācyā, śaurasenī, ardhāmāgadhī, bāhlikā et dākṣiṇātyā. Quatre de ces noms se retrouvent dans la classification de Puruṣottama.

101 La catégorie des *vibhāṣā* se compose de sept variétés également : langue des Śākāra (langue des Śābara, dans l'édition de Bombay 1894, p. 183), langue des Ābhīra, langue des Caṇḍāla, langue des Śābara (langue des Śācara, dans l'édition de Bombay 1894, p. 183), langue des Dramila (langue des Draviḍa, dans l'édition de Bombay 1894, p. 183), langue des Andhra (langue des Udra, dans l'édition de Bombay 1894, p. 183) et variété linguistique inférieure des habitants de la forêt (*hīnā vane-carāṇām*). Trois de ces sept noms se retrouvent dans la classification de Puruṣottama. Une remarque sur Dramila/Draviḍa : ce terme d'origine tamoule – dont on tirera *dravidien*, voir Ghosh (1934, p. 14) – désignerait, non pas une langue dravidienne, mais la variété indo-āryenne parlée en terre dravidienne, par des migrants indo-āryens ; voir Grierson, (1918 p. 512-513 et 516). De même, le terme Udra désignerait la variété indo-āryenne parlée en Orissa par des migrants indo-āryens (voir Grierson, 1918 p. 509 et 516).

venant de sa propre région », *mleccha-śabda* « barbarisme » (NŚ 17.28), ainsi que d'expressions telles que *e-kāra-bahulā bhāṣā* « langue où le son /e/ abonde » (NŚ 17.57)<sup>102</sup>. L'ouvrage réfère parfois à lui-même en employant le terme *veda*, bien que la langue dans laquelle il a été composé ne possède aucun des traits de la langue védique<sup>103</sup>.

## 5.2. Analyse

Trois innovations terminologiques méritent toute notre attention : 1) le couple *saṃskṛta-prākṛta*, 2) les noms propres de langues tels que *māhārāṣṭrī*, *māgadhī*, etc., 3) les termes *deśī* ou *deśa-śabda/deśa-bhāṣā*.

J'ai déjà eu l'occasion d'évoquer le terme *saṃskṛta*<sup>104</sup>. Le nom *prākṛta*, je le rappelle, signifie « qui vient de la *prakṛti* » ou « qui est situé dans la *prakṛti* », la *prakṛti* (« base ») étant le sanskrit<sup>105</sup>. La première interprétation (« qui vient de la *prakṛti* ») sous-entend que les prakrits sont des variétés *dérivées* du sanskrit<sup>106</sup>. La seconde (« qui est situé dans la *prakṛti* »)<sup>107</sup> laisse penser que ces variétés font partie intégrante d'un univers ou ensemble linguistique (la *prakṛti*), et qu'elles constituent des alternatives, des options, auxquelles il est possible de recourir dans certains contextes<sup>108</sup>. De ce point de vue, les formes prakrites sont appréhendées comme des substituts des formes sanskrites, les deux types d'éléments coexistant au sein d'un même continuum linguistique<sup>109</sup>. Un certain nombre de faits tendent à aller dans le sens de la seconde interprétation, parmi lesquels : 1) la structure générale des règles des grammaires prakrites (« au lieu de *x* (forme sanskrite) on a *y* (forme prakrite) ») ; 2) le fait que la grammaire prakrite soit, dans la plupart des cas, conçue comme un appendice à la grammaire sanskrite<sup>110</sup>. Quelle que soit l'interprétation retenue – bien que cela apparaisse de façon bien plus nette dans la seconde –, il semble que nous soyons toujours en présence d'une conception « continuiste » des variétés linguistiques. L'autre terme employé pour désigner les prakrits principaux, à savoir *bhāṣā*, est tout particulièrement remarquable. Recourir au terme même que Pāṇini employait pour désigner sa propre langue n'est certainement pas anodin ; accéder au rang de *bhāṣā* dénote une certaine importance. Le *Nāṭyaśāstra* de Bharata,

102 Les autres expressions sont : *na-kāra-bahulāṃ bhāṣāṃ* « langue où le son /na/ abonde » (NŚ 17.58), *ca-kāra-bahulāṃ bhāṣāṃ* « langue où le son /ca/ abonde » (NŚ 17.59), *u-kāra-bahulāṃ bhāṣāṃ* « langue où le son /u/ abonde » (NŚ 17.60) et *o-kāra-bahulāṃ bhāṣāṃ* « langue où le son /o/ abonde » (NŚ 17.61).

103 Voir Ghosh (1934, p. 12).

104 Voir partie n° 4.2.

105 Voir Kahrs (1992, p. 228-229).

106 Eivind Kahrs (1992, p. 240) rappelle qu'il s'agit d'une dérivation « intellectuelle » (i.e., processus de formation d'un mot dans l'esprit du grammairien), non d'une dérivation historique (ce qui impliquerait l'idée d'un changement dans le temps).

107 Cette interprétation a été proposée par certains grammairiens indiens. Elle a par ailleurs été évoquée par Grierson (1901, p. 553 note 2) et Kahrs (1992).

108 Selon la première interprétation, l'analyse équivaut à dire « telle forme sanskrite *devient* telle forme prakrite » ; selon la seconde, l'analyse revient à dire : « dans tel contexte, telle forme prakrite *se substitue* à telle forme sanskrite ». Voir Kahrs (1992, p. 234).

109 Voir Kahrs (1992, p. 245).

110 Voir Nitti-Dolci (1938, p. 7).

qui établit une classification des variétés selon leur emploi sur la scène, montre clairement que certains prakrits avaient toute leur place dans la littérature sanskrite dramatique, même s'ils ne bénéficiaient pas du même prestige que le sanskrit. Je prends soin de préciser « certains prakrits », car la terminologie indique que les autres variétés (*vibhāṣā*, *apabhraṃśa*, *paśācika*) restent associées à une certaine « infériorité ». La hiérarchie, finalement, n'a fait que se déplacer, imposée par les pratiques linguistiques des brahmanes : à partir du moment où ces derniers n'ont plus eu, comme langue première, que des variétés prakritiques, leur attitude s'est modifiée, les poussant à considérer sous un jour nouveau (et bien plus favorable) ce qu'ils appréhendaient, quelques siècles plus tôt, comme n'étant que corruption ou déviation. D'où l'emploi de termes tels que *prākṛta* ou *bhāṣā* pour désigner ce qui était qualifié au départ d'*apaśabda* ou d'*apabhraṃśa*. L'intérêt porté aux prakrits s'assume véritablement avec la composition des premières grammaires prakrites autour du 10<sup>e</sup> s., bien après le *Nāṭyaśāstra*.

La plupart des noms propres de langues sont dérivés de noms de régions, telles la *māhārāṣṭrī* « [langue de la région] du Mahārāṣṭra », la *māgadhī* « [langue de la région] du Magadha », l'*āvantī* « [langue de la région] de l'Avantī », la *prācyā* « [langue] de l'Est » ; d'autres, moins nombreux, sont dérivés de noms d'ethnies, comme la *śaurasenī* « [langue] des Śūrasena (ethnie de Mathurā) ». Pourtant, dans le *Nāṭyaśāstra*, le premier ouvrage – qui nous soit parvenu – à employer ces glottonymes, le critère qui fonde la répartition des langues est avant tout social : le statut et la profession des personnages sont bien plus invoqués que la terre d'origine. Louis Renou – reprenant Bloch 1934, p. 10 – émet l'idée d'un lien avec les confréries d'acteurs :

Sans être inventés, à coup sûr, ces dialectes ont subi une grande stylisation ; il faut y chercher des documents moins sur les parlers réels que sur l'origine des confréries d'acteurs et de bardes (Bloch) : ainsi, la *śaurasenī* serait le parler des troupes qui à partir de Mathurā ont répandu le théâtre à travers l'Inde.<sup>111</sup>

Si la terminologie invite à penser que l'on est en présence d'une première classification (et donc à un premier stade d'individualisation) de variétés linguistiques, le but qui préside à l'entreprise des grammairiens prakrits (et, avant eux, des théoriciens de dramaturgie) – à savoir composer correctement dans chacune des variétés – semble révéler que ces « parlers » sont plus appréhendés comme des *registres* ou des *genres littéraires* que comme des langues à part entière :

Un auteur devait trouver exposés là [*i.e.*, dans les « grammaires » du prakrit] les préceptes nécessaires pour écrire des *gāthā* en mahārāṣṭrī, [...] des rôles en dialecte pour un drame du type de *Mṛcchakaṭika* [...], des vers ou des poèmes en *apabhraṃśa* comme le *Prākṛtapīṅgalasūtra* [...], et des contes sur le modèle de la *Bṛhatkathā*.<sup>112</sup>

Un mot, enfin, sur les expressions *deśī* « régionalisme » (voir note 89), *deśaśabda/deśa-bhāṣā* « mot/langue régional(e) », dont les occurrences, dans le *Nāṭyaśāstra*, seraient parmi les plus anciennes (voir Pollock 2007, p. 93). L'emploi du mot *deśa* (« endroit, région, pays, royaume ») pour désigner des mots, mais aussi et surtout, des langues, introduit une brèche dans la translocalité-transethnicité du

111 Renou (1985, § 111).

112 Nitti-Dolci (1938, p. 127).

continuum linguistique – et, *in fine*, dans le continuum lui-même – : si les variétés linguistiques nommées *māhārāṣṭrī*, *māgadhī*, etc. ne sont que des niveaux de langue, des styles ou des genres, a-régionaux, a-culturels et a-chroniques, les *deśa-bhāṣā* « langues régionales » se définissent avant tout par leur dépendance à une région donnée. Cet ancrage régional (ou cette « vernacularisation », pour reprendre les mots de Pollock) mettra un terme, à partir de la seconde moitié du 20<sup>e</sup> s., à la conception continuiste des *variétés linguistiques* et rendra possible l'émergence des *langues*.

## 6. CONCLUSION

Je terminerai en mettant l'accent sur deux points.

- 1) Si l'on fait exception de la période védique, l'altérité linguistique externe semble n'avoir jamais été prise en compte par les grammairiens indiens dont les travaux ont été évoqués dans cette étude. C'était pourtant une réalité, dont on trouve trace, dès le III<sup>e</sup> siècle avant notre ère (voir note 7).
- 2) L'altérité linguistique interne, en revanche, n'a pas été ignorée. Mais elle semble – pour la période qui nous concernait, tout au moins – avoir toujours été appréhendée sur le même mode, celui du continuum linguistique : le variationisme non hiérarchisé de Pāṇini, le variationisme « déviationniste » de Patañjali et Bhartrhari<sup>113</sup>, le variationisme « débridé » – mais néanmoins hiérarchisé – de Puruṣottama sont autant de déclinaisons de la même intellection. Il n'y a, finalement, qu'un *langage* (le sanskrit décrit par Pāṇini) et des *variations* (registres, genres, niveaux...), ordonnées ou non, de ce langage.

## REPÈRES HISTORIQUES ET ABRÉVIATIONS DES TITRES DE TEXTES INDIENS

Auteur	Date	Titre de l'ouvrage et genre
Pāṇini	4 <sup>e</sup> s. av. J.C. ?	<i>Aṣṭādhyāyī</i> (A) « (Traité) en huit leçons » Traité grammatical permettant la génération des formes correctes du sanskrit, fondateur de l'école pāṇinéenne, rédigé en <i>sūtra</i> ou « aphorismes »
Yāska	7 <sup>e</sup> -3 <sup>e</sup> s. av. J.C. ?	<i>Nirukta</i> (Nir) « Explication » Libre commentaire des <i>Nighaṇṭu</i> du <i>Ṛgveda</i> , consistant en interprétations et étymologies de mots védiques
Kātyāyana	3 <sup>e</sup> s. av. J.C.	<i>Vārttika</i> (V) « Éléments d'interprétation » Commentaire d'une partie des <i>sūtra</i> de l' <i>Aṣṭādhyāyī</i>
Patañjali	2 <sup>e</sup> s. av. J.C.	<i>Mahābhāṣya</i> (M) « Grand commentaire » Commentaire des <i>Vārttika</i>

113 Les grammairiens pāṇinéens ultérieurs appréhenderont les faits de la même manière (voir notamment la *Vaiyākaraṇasiddhāntaparamalaghumañjūṣā* de Nāgeśa p. 45-48 – dans l'édition de Baroda, 1961 : on retrouve les termes *apabhraṃśa*, *apaśabda*, *asādhu*, *mleccha*).

Bharata	2 <sup>e</sup> s. ?	<i>Nāṭyaśāstra</i> (NŚ) « Traité de dramaturgie » Traité encyclopédique relatif au <i>Nāṭya</i> , englobant la danse, la musique, le chant, les techniques proprement théâtrales et la poétique
Vararuci	3 <sup>e</sup> -5 <sup>e</sup> s. ?	<i>Prākṛtaprakāśa</i> « Éclaircissement du prakrit » Ensemble des règles phonétiques et morphologiques permettant de former les mots de la māhārāṣṭrī à partir de la norme sanskrite
Bhartṛhari	5 <sup>e</sup> s.	<i>Vākyapadīya</i> « (Traité de) la phrase et du mot » Traité de philosophie grammaticale <i>Mahābhāṣyadīpikā</i> (MD) « Lumière sur le grand commentaire » Commentaire incomplet du <i>Mahābhāṣya</i>
Vāmana – Jayāditya	7 <sup>e</sup> s.	<i>Kāśikāvṛtti</i> (KV) « Glose de Bénarès » Commentaire complet de l' <i>Aṣṭādhyāyī</i>
Kaiyaṭa	11 <sup>e</sup> s. ?	<i>Mahābhāṣyapradīpa</i> (P) « Élucidation du grand commentaire » Commentaire complet du <i>Mahābhāṣya</i>
Puruṣottama	fin 11 <sup>e</sup> , début 12 <sup>e</sup> s.	<i>Prākṛtānuśāsana</i> « Instruction du prakrit » Ensemble des règles phonétiques et morphologiques permettant de former les mots de la māhārāṣṭrī à partir de la norme sanskrite, ainsi que les règles concernant les autres dialectes s'écartant de la norme prakrite
Nāgeśa	fin 17 <sup>e</sup> , début 18 <sup>e</sup> s.	<i>Vaiyākaraṇasiddhāntaparamalaghumañjūṣā</i> « Corbeille très légère des conclusions des grammairiens » Traité de philosophie grammaticale

## RÉFÉRENCES

### Sources primaires

- Bhartṛharis Vākyapadīya*. Die Mūlakārikas nach den Handschriften herausgegeben und mit einem Pāda-Index versehen von Wilhelm Rau, Wiesbaden, Franz Steiner (Abhandlung für die Kunde des Morgenlandes, 42.4), 1977.
- La grammaire de Pāṇini*. Texte sanskrit, traduction française avec extraits des commentaires par Louis Renou, Paris, École française d'Extrême-Orient, 2 vol., 1966.
- Kāśikā of Pt. Vāmana and Jayāditya*. Edited with the Prakāśa Hindi Commentary and Introduction by Śrī Nārāyaṇa Miśra, Varanasi, Chaukhambha Sanskrit Sansthan, 2 vol., 2000 (8<sup>e</sup> édition).
- The Nāṭyaśāstra of Bharata Muni*. Edited by Paṇḍit Śivadatta and Kāśināth Pāṇḍurang Parab, Bombay, The Nirṇaya Sagara Press, 1894.
- The Nighaṇṭu and the Nirukta – The Oldest Indian Treatise on Etymology, Philology and Semantics*. Edited by Lakshman Sarup, Delhi, Motilal Banarsidass, 1998 (réimpression de la 1<sup>re</sup> édition indienne).
- Patañjali's Vyākaraṇa Mahābhāṣyam with Kaiyaṭa's Pradīpa and Nāgojibhaṭṭa's Uddyota*. Notes by A. G. Shastri, edited by Dr. Bal Shastri, Delhi, Pratibha Prakashan, 6 vol., 2001 (1<sup>re</sup> édition : 1938).
- Le Prākṛtānuśāsana de Puruṣottama*. Par Luigia Nitti-Dolci, Paris, Cahiers de la Société asiatique VI, 1938.
- The Prākṛita Prakāśa of Vararuci. With the Sañjīvanī-Subodhinī-Manoramā and Prākṛtamañjarī Commentaries and Hindi Translation*, Ācāryaśrī Baladeva Upādhyāya (éd.), foreword by Dr. Mandan Mishra, Varanasi, Sarasvatībhavana Granthamālā vol. 102, 1996.
- Śatapatha Brāhmaṇa of the White Yajurveda, with the commentary of Sāyaṇa Ācārya*.

- Edited by Ācārya Satya Vrata Sāmasramī, Calcutta, The Asiatic Society (Bibliotheca Indica), vol. 3, kāṇḍa 3, 1905.
- Vaiyākaraṇasiddhāntaparamalaghumañjūṣā of Śrī Nāgeśa Bhaṭṭa, with the commentary Jyotsnā.* Edited by Pt. Kālikāprasād Shukla, Baroda, University of Baroda, 1961.
- The Vyākaraṇa-Mahābhāṣya of Patañjali – Edited by F. Kielhorn. Revised and Furnished with Additional Readings, References, and Select Critical Notes by Kashinath Vasudev Abhyankar.* Poona, Bhandarkar Oriental Research Institute (Bombay Sanskrit and Prakrit Series 18-20, 21-22 & 26, 28-30), (1<sup>e</sup> édition (3 vol.) : Bombay, The Department of Public Instruction (1880-1885), vol. 1 : (troisième édition) 1962, vol. 2 : (3<sup>e</sup> édition) 1965, vol. 3 : (3<sup>e</sup> édition) 1972.

### Sources secondaires

- Aklujkar, Ashok (1996). « The Early History of Sanskrit as Supreme Language », Houben, Jan E. M. (éd.), *Ideology and Status of Sanskrit : Contributions to the History of the Sanskrit Language*, Leiden, Brill, 59-85.
- Balbir, Nalini (2000a). « Vararuci », Colombat, Bernard (éd.), *Corpus représentatif des grammaires et des traditions linguistiques II, Histoire Épistémologie Langage Hors-Série 3*, 267-269.
- Balbir, Nalini (2000b). « Puruṣottama ou Puruṣottamadeva », Colombat, Bernard (éd.), *Corpus représentatif des grammaires et des traditions linguistiques II, Histoire Épistémologie Langage Hors-Série 3*, 273-275.
- Bansat-Boudon, Lyne (1992). *Poétique du théâtre indien. Lectures du Nāṭyaśāstra*, Paris, Publications de l'École française d'Extrême-Orient.
- Biardeau, Madeleine (1964). *Théorie de la connaissance et philosophie de la parole dans le brahmanisme classique*, Paris – La Haye, Mouton & Co.
- Bloch, Jules (1934). *L'indo-aryen – Du Veda aux temps modernes*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient – Adrien Maisonneuve.
- Bordier, Jean-Pierre (2002). *Langues, codes et conventions de l'ancien théâtre – Actes de la troisième rencontre sur l'ancien théâtre européen (Tours, Centre d'études supérieures de la Renaissance, 23-24 septembre 1999)*, articles réunis et présentés par Bordier, Jean-Pierre, Paris, Honoré Champion Éditeur.
- Bubeník, Vít (1998). *A historical syntax of late middle indo-aryan (apabhraṃśa)*, Amsterdam – Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.
- Canut, Cécile (2001). « À la frontière des langues – Figures de démarcation », *Cahiers d'études africaines* 163-164, 443-464.
- Cardona, George (1976). *Pāṇini – A survey of research*, Delhi, Motilal Banarsidass.
- Cardona, George (1997). *Pāṇini – His Work and its Traditions*, Delhi, Motilal Banarsidass. [Seconde édition, revue et élargie, 1<sup>e</sup> édition : 1988]
- Deshpande, Madhav M. (1978). « Pāṇinian Grammarians on Dialectal Variation », *The Adyar Library Bulletin* 42, 61-114.
- Deshpande, Madhav M. (1993). « Historical Change and the Theology of Eternal (nitya) Sanskrit », *Sanskrit and Prakrits – Sociolinguistic Issues*, Delhi, Motilal Banarsidass, 53-74.
- Deshpande, Madhav M. (1998). « Evolution of the Notion of Authority (Prāmāṇya) in the Pāṇinian Tradition », *Histoire Épistémologie Langage* 20/1, 5-28.
- Driem, George, van (2001). *Languages of the Himalayas – An Ethnolinguistic Handbook of the Greater Himalayan Region*, Leiden, Brill.
- Ghosh, Manomohan (1934). « The Date of the Bharata-Nāṭyaśāstra », *Journal of the Department of Letters* 25, 1-52.
- Grierson, George A. (1901). « Review of Pischel's Prakrit Grammar », *The Indian Antiquary* 30, 553-556.
- Grierson, George A. (1918). « The Prakrit Vibhasas », *Journal of the Royal Asiatic Society*, 489-517.
- Hinüber, Oskar, von (1985). « Pāli and Paśācī as Variants of Buddhist Middle Indic »,



- Bulletin d'études indiennes* 3, 61-77.
- Hock, Hans Henrich (1999). « Through a glass darkly: Modern “racial” interpretations vs. textual and general prehistoric evidence on ārya and dāsa/dasyu in Vedic society », Bronkhorst, Johannes and Deshpande, Madhav (ed.), *Aryan and non-aryan in South Asia – Evidence, Interpretation and Ideology*, Cambridge, Harvard Oriental Series, Opera Minora vol. 3, 145-174.
- Hock, Hans Henrich et Pandharipande, Rajeshwari (1978). « Sanskrit in the Pre-Islamic Sociolinguistic Context of South Asia », *International Journal of the Sociology of Language* 16, 11-25.
- Houben, Jan E. M. (1996). « Sociolinguistic Attitudes Reflected in the Work of Bhartṛhari and Some Later Grammarians », Houben, Jan E. M. (éd.), *Ideology and Status of Sanskrit : Contributions to the History of the Sanskrit Language*, Leiden, Brill, 157-193.
- Kane, Pandurang Vaman (1961). *History of Sanskrit Poetics*, Delhi, Motilal Banarsidass.
- Kahrs, Eivind (1992). « What is a *tadbhava* word? », *Indo-Iranian Journal* 35, 225-249.
- Kiparsky, Paul (1979). *Pāṇini as a Variationist*, Poona, Centre of Advanced Study in Sanskrit.
- Kuiper, Franciscus Bernardus Jacobus (1997). « The genesis of a linguistic area », Lubotsky, Alexander, Oort, Marianne S., Witzel, Michael (éd.), *F.B.J. Kuiper – Selected writings on Indian linguistics and philology*, Amsterdam, Rodopi, Leiden Studies in Indo-European 8, 78-91. [1<sup>re</sup> édition : 1965]
- Limaye, Vishnu Prabhakar (1974). *Critical studies on the Mahābhāṣya*, Hoshiarpur, Vishveshvaranand Vedic Research Institute.
- Mayrhofer, Manfred (1956-1976). *Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch des Altindischen*, Heidelberg, Carl Winter. [I. Band, A-TH (1956), II. Band, D-M (1963), III. Band, Y-H (1976[1964]), IV. Band, Register (1980[1978])]
- Nitti-Dolci, Luigia (1938). *Les grammairiens prakrits*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien Maisonneuve.
- Ojihara, Yutaka et Renou, Louis (1960-1967). *La Kāśikā-Vṛtti (adhyāya I, pāda 1)*, Traduction et commentaires, Paris, École Française d'Extrême-Orient, 3 vol. [vol. 1 : 1960, vol. 2 : 1962, vol. 3 : 1967]
- Parpola, Asko (1994). *Deciphering the Indus script*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Pinault, Georges-Jean (1989a). « Reflets dialectaux en védique ancien », Caillat, Colette (éd.), *Dialectes dans les littératures indo-aryennes – Actes du Colloque International, 16-18 septembre 1986*, Paris, Collège de France, Institut de civilisation indienne, 35-96.
- Pinault, Georges-Jean (1989b). « Travaux à partir du corpus védique », Auroux, Sylvain (éd.), *Histoire des idées linguistiques I*, Liège, Pierre Mardaga Éditeur, 303-330.
- Pischel, Richard (1900). *Grammatik der Prakrit-Sprachen*. Strassburg, Trübner.
- Pollock, Sheldon (2007). *The Language of the Gods in the World of Men – Sanskrit, Culture, and Power in Premodern India*, Delhi, Permanent Black.
- Renou, Louis (1956). *Histoire de la langue sanskrite*, Paris – Lyon, Éditions IAC.
- Renou, Louis, Filliozat, Jean & al. (1985). *L'Inde classique – Manuel des études indiennes I*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien Maisonneuve. [Réimpression de l'édition de 1947]
- Subramanya Iyer, Koduvayura Anantarama (1964). « Bhartṛhari on *apabhraṃśa* », *Vishveshvaranand Indological Journal* 2/2, 242-246.
- Thieme, Paul (1935). *Pāṇini and the Veda – Studies in the Early History of Linguistic Science in India*, Allahabad, Globe Press.
- Thieme, Paul (1937). « Pāṇini and the Ṛkprātiśākhya », *Indian Historical Quarterly* 13, 329-343.
- Thieme, Paul (1955). « Review of *The Sanskrit Language* by T. Burrow », *Language* 31/3, 428-448.
- Witzel, Michael (1999). « Aryan and non-Aryan Names in Vedic India. Data for the